

Faire force de voiles

Voilà. Il y a vous. Il y a ce mémoire. Et cette boîte au milieu. Muette et opaque et pourtant loin d'être infaillible.

Cet écrit se trouve séparé de votre regard par un système et une combinaison. Pour l'ouvrir, il vous faut repérer ses failles et les exploiter. Je vous demande de l'observer, de la manipuler, de spéculer quant à son fonctionnement pour finalement choisir. D'exécuter son code. Ou de la détruire. Je vous invite à l'ouvrir et donc à la comprendre par tous les moyens. En somme je vous invite à la pirater.

PS: Un mois avant la date de la soutenance de ce mémoire. Un indice vous sera envoyé.

Trevor Baucui.

Faire force de voiles

Note d'intention

Je tiens à remercier Claudia Algare pour son attention, sa bienveillance et pour tout l'enrichissement qu'elle a su m'apporter pendant toutes ces années. D'une manière générale, je remercie l'ensemble de mon école, et tous mes proches qui m'ont aidé, de près ou de loin, dans la réalisation de mes projets.

Faire force de voiles

1 - (Marine) Se servir de toutes les voiles, afin de prendre plus de vent et d'aller plus vite.

2 - (Figuré) Faire tous ses efforts pour réussir en quelque affaire.

Mon travail consiste à repérer les failles et à s'y insérer. D'en pousser les murs. C'est une question politique. Ethique. Je récupère, transforme et détourne matériaux et situations afin d'y créer des zones de liberté autonomes et éphémères. Le piratage en fait partie intégrante. Fidèle à l'éthique hacker, je décide ici d'appliquer certaines de ces valeurs à la forme de ce mémoire.

Invisibilité. Anonymat. Code. Enigme. Faille. Partage.

Cette boîte en est une analogie. C'est un système qui a été codé. Donc pensé pour remplir une fonction. Pour se réaliser sous certaines conditions. Dans un même temps ce code, si on l'analyse, est gorgé de savoir. Comprendre son fonctionnement, c'est se saisir de son essence. Pour pouvoir la détourner. La partager.

Si un indice vous a été envoyé c'est parce qu'il est important de pouvoir accéder à la connaissance. Pourtant la solution ne vous est pas donnée. Car c'est dans l'invitation à la curiosité que se trouve l'essence même de l'éthique hacker. Le faire soi-même. Pour soi, comme pour les autres.

Ceci n'est pas un manifeste même si il s'y apparente. C'est un ensemble de réflexions qui animent et nourrissent mon parcours. Ce mémoire ouvre à une multitude de propositions. Comme une image, à un instant précis, d'une pensée en perpétuel mouvement. Cette pensée est en relation avec mon travail, mon éthique et se confond avec ma vie. L'ensemble de ces réflexions porte une énergie qui génère des formes et des situations. Ces propositions, j'ai voulu les partager afin qu'elles puissent être contredites, mal-menées, contestées, améliorées, et enrichies.

Dans une logique d'open source il m'est nécessaire de publier ce texte sur une plateforme pour qu'il puisse être cité, repris, transformé et piraté.

Je signe cet écrit sous une identité fictive. Il est important qu'un nom soit présent car il résulte d'une pensée singulière. Ne pas signer ce texte reviendrait à le définir, à mon sens, comme une écriture collective. Bien que la question du collectif soit omniprésente dans ce mémoire, il s'agit d'une proposition personnelle de formes d'organisation collective. Il existe aussi une version en ligne modifiable et collectivisée. Ne portant aucune signature.

Ce texte répond à une contrainte d'écriture, la première personne du singulier a été proscrite. Le « nous » et le « on » ont remplacé le « je ». L'idée est de pousser les réflexions à s'étendre au collectif. Il s'agit sans cesse de poser la question d'une application collective des propositions tout en créant une unité entre l'instigateur et le destinataire ; impliquer le lecteur dans un processus actif. Lorsque le « nous » apparaît, le lecteur tente instinctivement de se positionner par rapport au discours qu'il est en train de lire. Ce texte est une pensée qui peut être partagée et qui prend son sens lorsqu'elle est portée collectivement.

Etant en opposition avec l'idée de hiérarchie, j'ai décidé d'opter pour une forme en trois chapitres indépendants mais interconnectés. Ils sont comme trois visions différentes d'une même volonté. Ce mémoire n'est pas hiérarchisé puisque les éléments ne sont pas classés selon un ordre d'importance, ils sont organisés pour répondre à une fluidité. Il est compliqué de rendre compte d'une pensée arborescente au travers d'une forme séquentielle. Pour ce faire, j'ai choisi d'utiliser une reliure en spirale afin de déjouer ce phénomène en tentant de transformer cette linéarité en circularité. Chaque chapitre possède une première et une quatrième de couverture, lui conférant ainsi la possibilité d'être le premier chapitre comme le dernier. Il n'y a pas d'introduction, il n'y a pas de conclusion. Le cheminement de la séquence est devenu cyclique.

Trevor Baucui.

Ouvrages:

Michel Gaillot - Sens Multiple - La techno, un laboratoire artistique et politique du présent - Editions Dis Voir 1998

Henry David Thoreau - La désobéissance civile - Editions Mille et une nuits - 1996

Pekka Himmanen - L'Éthique hacker et l'esprit de l'air de l'information - Editions Exils - 2001

Marcus Rediker - Les Hors-la-loi de l'Atlantique - Pirates, mutins et flibustier - Editions seuil - 2017

Jean-Louis Violeau - Situations construites - Dits et contredits - 1998

Laurent Chollet - L'insurrection situationniste - Dagorno - 2000

Isabelle Fremeaux & John Jordan - Les sentiers de l'utopie - Editions la découverte - 2011

Hakim Bey - TAZ zone autonome temporaire - éditions de l'éclat - 1997

Yona Friedman - Utopies réalisables - Éditions de l'éclat - 2000

Gilles Deleuze et Felix Guattari - Mille Plateaux - Editions de Minuit - 1980

Nicolas Bourriaud - L'esthétique relationnelle - Les presses du réel - 1995

Guy Debord - La société du spectacle.- éd. Gallimard - 1967

Andrew Boyd & Dave Oswald Mitchell - Joyeux Bordel - Les liens qui libèrent - 2015

Artpress2 n°40 - La création à plusieurs - Duos, collectifs, et plus si affinités 2016

Ressources numériques:

Laboratoire Urbanisme Insurrectionnel - Architecture Radicale | ECOLOGIE » - 2012

<https://laboratoireurbanismeinsurrectionnel.blogspot.com/2012/12/architecture-radicale-ecologie.html>

Jean-Yves Grenier - Politique des pirates : cap vers l'anticapitalisme - Libération - 2017

https://next.liberation.fr/livres/2017/07/12/politique-des-pirates-cap-vers-l-anticapitalisme_1583402

Laura Poitras & Edouard Snowden - Citizenfour - 2014

Marcus Rediker - Conférence « The Real Pirates of the Caribbean » - Youtube - l'École nationale des chartes - 2014

<https://www.youtube.com/watch?v=bl3C4-5CmMA>

Urban Hackers - Tracks ARTE - Youtube - 2015

<https://www.youtube.com/watch?v=yYChXtjAc-I>

Par Anne Argouse, Hugues Peyret et Gilles Davidas. Émission diffusée sur France Culture le 15.09.2009. « PROUDHON (1809-1865) : Un penseur inconfortable – Une vie, une œuvre » - Youtube - 2009

<https://www.youtube.com/watch?v=e3S0WTporOI>

Benjamin Bayart - Comprendre un monde qui change : Internet et ses enjeux - 2013

https://www.youtube.com/watch?v=yBmz29_5ffA

Sandrine Roudaut | Comment faire advenir l'utopie ? | TEDxVaugirardRoad - Youtube - 2015

<https://www.youtube.com/watch?v=ihVlv8IY21s>

Texte de l'exposition Soulèvement au Jeu de paume - 18 octobre 2016 au 15 janvier 2017 - Paris - Commissariat: Georges Didi-Huberman

<http://soulevements.jeudepaume.org/exposition/>

Les interventions urbaines, un genre artistique démocratique
Les années soixante-dix, leur décenniede référence - Alain Snyers -erudit.org - Numéro 111 - 2012

Article « et toi, tu serais comment si tu avais du pouvoir ? » - Hacking social - 2014 - Viciss Hackso

<https://www.hacking-social.com/2014/06/02/et-toi-tu-serais-comment-si-tu-avais-du-pouvoir/>

Article « Un management sain... si, si c'est possible » - Hacking social - 2014 - Viciss Hackso

<https://www.hacking-social.com/2014/06/10/un-management-sain-si-si-cest-possible/>

Site de la Quadrature du net

<https://www.laquadrature.net/>

The Project Gutenberg EBook of The Pirates' Who's Who, by Philip Gosse

<https://archive.org/stream/thepirateswhoswh19564gut/19564.txt>

Comité invisible - Ingénierie sociale et mondialisation - 2004

https://www.legrandsoir.info/IMG/pdf/IS_M.pdf

Utopies pirates

Ici nous entamerons une réflexion autour du concept d'utopie. L'étymologie du terme sera notre point de départ. Puis tout en expliquant la distinction entre utopie et dystopie, nous tenterons d'en prouver l'absolue nécessité. Nous viendrons ensuite enrichir cette notion grâce aux réflexions de Yona Friedman dans son ouvrage *Utopies réalisables* (Éditions de l'éclat, janvier 2000) ; qui grâce à un jeu de différenciation nous permet de bien la définir. Dans un second temps, nous définirons ce qu'on entend par Piraterie avant de la rapprocher du concept précédent afin d'en former un troisième: l'utopie pirate.

L'absolue nécessité de la pensée utopique:

Le concept d'utopie est né d'un néologisme de Thomas More et de son ouvrage *Utopia* paru en 1516. « οὐ-τόπος » en grec qui signifie « en aucun lieu ». L'utopie est un genre littéraire dans lequel l'auteur dépeint une société idéale et irréelle. Au travers de la fiction, l'utopie permet d'explorer le champ des possibles. Elle possède en elle cette capacité à prendre du recul sur le présent afin de le remettre en cause, de le relativiser pour le dépasser. Décrire ce qu'il pourrait être. Il ne s'agit plus de transformer la société mais bien d'en concevoir une nouvelle. Repenser l'organisation humaine dans son ensemble. Il est question de convaincre le lecteur que d'autres mondes sont possibles.

Ce qui nous intéresse ici c'est le mécanisme psychique par lequel un individu remet en cause sa réalité et en corrige les défauts. Pour ce faire, l'auteur de l'utopie se doit de concevoir un monde dit idéal fondé sur un socle de valeurs et de principes qui lui sont propres. Penser une utopie c'est donc faire preuve de créativité et de sens critique grâce à une réflexion autour de sa propre conception du juste et de l'équitable. Prenons l'identité comme le caractère permanent et fondamental de quelqu'un qui définit son individualité et sa singularité. Définir son utopie, c'est définir sa propre vision morale et donc sa propre identité au travers de ses propres principes et valeurs. L'utopie permet de définir un idéal. Son propre idéal. Comme un chemin à suivre, une démarche avec laquelle on peut faire tendre l'avenir vers une forme de réalité toujours plus proche de l'utopie.

A contrario de l'utopie, la dystopie, c'est utiliser ce même mécanisme afin d'extrapoler une vision cauchemardesque de la réalité. L'auteur dépeint une société fondée sur ses plus horribles peurs, sur ses plus horribles vices. Encore une fois l'auteur se doit de remettre en cause sa réalité, d'en repérer les dérives afin de les extrapoler. Pour ce faire, l'esprit critique aiguisé, l'auteur analyse en profondeur la société dans laquelle il évolue. Ce phénomène permet de comprendre son environnement comme soi-même ainsi que de prévenir des problèmes éventuels puisque

la dystopie est une sorte d'anticipation pessimiste de l'avenir. (Exemples: *Le Meilleur des mondes* | Aldous Huxley | 1932 ; 1984 | Georges Orwell | 1949 ; *Black Mirror* | Charlie Brooker | 2011)

Nous nous intéresserons ici à un troisième genre: la contre-utopie. Dans cette dernière, l'auteur dépeint en tout point une utopie, qui en poussant sa logique de perfection au paroxysme, finit par se retourner contre elle-même jusqu'à virer au drame. Le mécanisme mental de conception d'une contre-utopie nous intéresse aussi pour son aspect complémentaire au mécanisme de création d'une utopie. L'auteur se doit alors d'analyser une société fictive idéale, d'en imaginer tous les cas de figures possibles jusqu'à mettre le doigt sur la faille dans laquelle réside toute la faiblesse de l'utopie. Ce phénomène permet de remettre en cause ses propres certitudes tout en travaillant l'anticipation et le sens critique.

Ces trois phénomènes se regroupent sous ce que nous appellerons la pensée utopique. Celle-ci est fictive mais n'est néanmoins pas déconnectée de la réalité, elle serait même nécessaire à la compréhension de cette dernière. Ces mécanismes d'aller-retour entre le fictif et le réel, permettent à l'individu de prendre en considération sa place dans le monde, le regard qu'il porte sur celui-ci ainsi que les changements qu'il pourrait y opérer. Le penseur utopique devient à la fois artiste, politicien, économiste, sociologue, architecte, juriste, philosophe et plus encore. Sans aucune distinction des savoirs, il devient un concepteur du monde de demain, devenant alors plus que personne un citoyen du monde. Et si la pensée utopique est représentative de la capacité à rêver, alors le monde a bien besoin de rêveurs ; capable de s'évader, de remettre en cause et d'inventer les nouvelles formes de demain.

« À mesure que la nécessité se trouve socialement rêvée, le rêve devient nécessaire »

G. Debord - *La Société du Spectacle* - éd. Gallimard - 1967

Bien définir son utopie

Certaines utopies sont faites pour être rêvées, d'autres pour être réalisées. Nous tenterons de justifier cette affirmation au travers d'une vulgarisation de certaines réflexions présentes au sein de l'ouvrage *Utopies réalisables* écrit par Yona Friedman en 1974 et corrigé en 1999. L'auteur est un artiste et architecte engagé dans les recherches sur les utopies architecturales et urbaines à partir des années 1950. Il a notamment travaillé au sein du groupe d'étude d'architecture mobile (GEAM) et du groupe international d'architecture prospective (GIAP).

Dans un premier temps, il est important de faire la distinction entre quatre notions relativement proches et pourtant subtilement différentes: le rêve, le projet, l'utopie irréalisable, et l'utopie réalisable. Leur point commun est qu'elles naissent toutes à la suite d'une insatisfaction, ce qui diffère alors c'est la réponse que le sujet offre à cette dernière. Prenons, pour illustrer ces propos, un exemple d'insatisfaction concret afin de mettre en exergue ces différences. Ici, ce sera: « Je trouve le fait de manger de la viande contraire à mon éthique ». Si l'individu concerné par cette insatisfaction y répond par le fait d'arrêter de consommer de la viande ou par le fait d'entamer un processus qui à terme aboutirait à l'arrêt de sa consommation, alors c'est un projet car sa solution est réalisable et ne nécessite qu'un changement de conduite de sa propre personne. En revanche, si il sait pertinemment qu'il ne mettra rien en place pour arrêter sa consommation mais qu'il se plaît à s'imaginer dans un monde où il en aurait la force de caractère, alors c'est un rêve car la solution est irréalisable bien qu'elle ne dépende que de la conduite de sa propre personne. Dans le cas du rêve et du projet, la solution ne nécessite pas un consentement collectif pour répondre à l'insatisfaction, ce qui marque la différence fondamentale avec les utopies qui elles le nécessitent. Une utopie ne peut naître sans que le remède à l'insatisfaction qui l'a générée soit connu, c'est à dire que la seule chose à obtenir c'est le consentement collectif, ce qui nécessite une tactique. Si notre sujet n'en a pas, alors il se plaît à s'imaginer dans un monde dans lequel il l'aurait (ici un monde où personne ne consommerait de viande). Nous sommes

alors dans l'utopie irréalisable puisque la solution nécessite un changement de conduite qui dépasse sa seule personne, soit un consentement collectif, mais aucune tactique ne lui permet de l'obtenir. C'est en ce sens que le mot utopie est couramment utilisé. En revanche si le sujet trouve une tactique viable pour atteindre un consentement collectif, l'utopie est alors réalisable. Au point de rencontre entre projet et utopie, c'est cette dernière qui va nous intéresser ici.

« En partant de constatations fondamentales, on arrive à la théorie axiomatique suivante:

- a. les utopies naissent d'une insatisfaction collective;
- b. elles ne peuvent naître qu'à condition qu'il existe un remède connu (une technique ou un changement de conduite), susceptible de mettre fin à cette insatisfaction;
- c. une utopie ne peut devenir réalisable que si elle obtient un consentement collectif. »

Utopies réalisables -Yona Friedman

NB: N'oublions pas que nous vivons dans une multitude d'utopies réalisées: vous êtes en train de lire et comprendre cet écrit car nous possédons un langage commun. Ce fut une utopie irréalisable, puis une utopie réalisable jusqu'à ce que les conditions de sa réalisation soient réunies et qu'elle devienne une utopie réalisée.

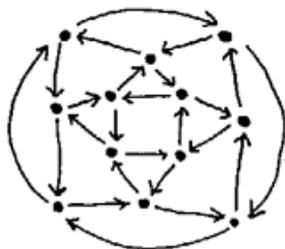
Attention toutefois à ne pas choisir une utopie dangereuse ou immorale. Pour ce faire Yona Friedman fait une importante distinction entre utopie paternaliste et utopie non-paternaliste. La différence fondamentale dépend de la relation entre deux facteurs: l'auteur-concepteur de l'utopie réalisable et de sa tactique de réalisation ainsi que la collectivité concernée par l'insatisfaction qui a généré l'utopie. Si l'auteur-concepteur (ou le groupe auquel il appartient) trouve une tactique pour résoudre les problèmes d'une collectivité dont il ne fait pas partie, et peu importe sa bonne foi, alors il prend une décision pour le bien d'une communauté qui n'est pas la sienne tout en lui soustrayant sa part décisionnelle sans en subir les conséquences. C'est une utopie paternaliste puisqu'un individu ou un groupe d'individus prennent une décision pour les autres en leur imposant la voie à suivre. Ce schéma est potentiellement dangereux car le consentement collectif est souvent obtenu par le biais de manoeuvres sociales, médiatiques, politiques et économiques ou par le biais d'un pouvoir (qu'il soit exécutif, judiciaire ou législatif). En revanche, si l'auteur-concepteur fait partie de la collectivité concernée et qu'il obtient le consentement collectif par le biais d'une décision par tous et pour tous, alors c'est une utopie non-paternaliste. Les décisions sont alors prises collectivement dans un « être ensemble ». Ce schéma implique une réalisation de l'utopie bien plus lente (loi du décalage), mais bien plus juste.

Nous avons deux réponses types à donner à cette question:

- a. celui qui opère (individu ou collectivité) en concevant l'utopie ne fait pas partie de la collectivité consciente de son insatisfaction, et qui va devoir consentir à l'application de la proposition technique (ou du changement de conduite) susceptible de rendre sa situation acceptable;
- b. celui qui opère (individu ou collectivité) en concevant l'utopie fait partie de la collectivité insatisfaite qui doit donner son consentement.

Utopies réalisables - Yona Friedman

Paternaliste ou non, une société est une utopie sociale réalisée, c'est à dire une organisation des individualités dans un collectif ayant pour but d'assurer sa survie et celle des êtres singuliers qui la composent. On peut représenter un type de société par des schémas qui simplifient, tout en résumant les influences sociales entre les individus. Ceux-ci sont représentés par des points, les influences par des flèches. Nous connaissons tous le schéma sociétal hiérarchique, où l'individu du haut de la pyramide ne reçoit aucune influence mais en a sur tous les autres ; a contrario de celui du bas qui n'influence personne mais est influencé par tous les autres. Ce qui nous intéresse ici, c'est le schéma sociétal égalitaire où chacun reçoit relativement le même nombre d'influence qu'il n'en donne. Pour que la pérennité d'un système soit assuré, il est important de se familiariser avec la notion de « groupe critique ». C'est le nombre maximum de personnes que peut atteindre un système à partir duquel le modèle sociétal cesse d'être viable. C'est à dire le seuil numérique à partir duquel la communication entre les différents individus de la société ne peut plus s'opérer. Le groupe critique détermine donc la viabilité d'une utopie, le nombre maximum de membres qu'elle peut accueillir. Les humains sont trop nombreux pour partager une seule et unique utopie commune. C'est pour cette raison que la théorie de l'utopie universaliste est erronée, et que si utopie sociale il y a, alors sa viabilité dépend de la réussite du grand nombre d'utopies sociales qui la composent.



Schémas sociétaux - Utopies réalisables - Yona Friedman

«Ce fait – que nous allons examiner plus loin et plus en détail – nous permet de réaliser une vérité évidente qui, malgré sa simplicité, est rarement reconnue. Il s’agit de l’impossibilité des utopies universalistes, c’est-à-dire, de l’impossibilité des projets qui ne sont réalisables qu’en fonction d’un consensus universel.

Étrangement, l’histoire de l’humanité fourmille d’utopies universalistes qui, bien entendu, n’ont jamais pu arriver au terme de leur réalisation: la paix mondiale, la croissance zéro, la justice sociale (donc les grands principes moraux) en font partie.

On se plaît souvent à dire que ces utopies sont irréalisables, car la nature humaine ne peut s’y adapter. À mon avis, c’est faux, et cette critique ne fait pas autre chose que de remplacer un grand principe moral par un grand principe cynique, ce qui ne fait toujours qu’un peu plus de paroles vides de sens.

En effet, si nous examinons les choses de plus près, nous pouvons voir que si – par exemple – la paix mondiale est difficile à réaliser, par contre la paix intérieure à une société de dimension limitée existe un peu partout. La même observation est valable pour les autres grands principes moraux, qui sont tous réalisables au sein d’un groupe plus restreint.

Si notre raisonnement n’est pas faux, les utopies sociales fondées sur les grands principes moraux sont réalisables quand elles ne concernent qu’un groupe de dimension réduite, à l’intérieur duquel la persuasion entraînant le consensus reste possible.»

Utopies réalisables - Yona Friedman

Utopie et piraterie du XVIIIe siècle

Nous allons désormais introduire un terme nouveau, sujet de ce chapitre: l'utopie pirate. Celle-ci s'inspire de l'utopie, de la contre-utopie ainsi que de la dystopie car les mécanismes mentaux permettant leur conception sont nécessaires. Il s'agit de réaliser une utopie, en surveillant de ne pas tomber dans la contre-utopie tout en démantelant pièce par pièce la dystopie. Pour ce faire, une utopie pirate se doit de conserver cet aller-retour incessant entre ces différents schémas. C'est avant tout une utopie sociale libertaire basée sur le détournement (cf théories situationnistes) des règles et des produits du système source d'insatisfaction.

«Détournement: S'emploie par abréviation de la formule : détournement d'éléments esthétiques préfabriqués. Intégration de productions actuelles ou passées des arts dans une construction supérieure du milieu. Dans ce sens il ne peut y avoir de peinture ou de musique situationniste, mais un usage situationniste de ces moyens. Dans un sens plus primitif, le détournement à l'intérieur des sphères culturelles anciennes est une méthode de propagande, qui témoigne de l'usure et de la perte d'importance de ces sphères. »

Paru dans le premier numéro de la revue de l'Internationale
Situationniste - Juin 1958

Nous entendons ici par « pirate » et « piraterie » une définition qui a bien peu en commun avec le sens que l'on lui a communément attribué. L'étymologie du mot pirate signifie « celui qui entreprend pour son propre compte », c'est à dire qui ne répond à aucune autorité supérieure. De par sa dangerosité pour le capitalisme, ce terme fut très vite rapproché du banditisme, qui n'est en réalité qu'une déviation à partir du sens originel. A partir de la fin du Moyen-Age, une réelle scission apparaît entre le terme de pirate et celui de corsaire qui étaient alors employés indifféremment. Le corsaire, du latin *cursor* qui signifie course,

est mandaté par un état pour intervenir en période de guerre. Grâce à l'ouvrage *Les hors-la-loi de l'atlantique* (Marcus Rediker, éditions du Seuil, 2017) on peut comprendre le phénomène pirate sous un tout autre angle que celui sous lequel on nous le présente d'ordinaire. L'image du bandit qui colle à la peau du pirate ne serait en réalité qu'une forme de propagande visant à justifier la guerre des empires contre la piraterie. Dans la plupart des cas, les pirates étaient des prolétaires, anciens de la marine marchande ou militaire qui avaient subi les abus et la violence de leur capitaine ; leur navire attaqué par un vaisseau pirate, leur destin pouvait changer. Après en avoir pris le contrôle, les pirates exécutaient le capitaine s'il avait fait subir des sévices à ses marins ou le défrayaient de son retour si il était respecté de ces derniers. Ensuite n'importe quel marin de l'équipage se voyait proposer une place pour servir sous le drapeau noir du Jolly Roger. Servir pour eux-mêmes. Au niveau de l'organisation sociale, précurseurs du Phalanstère, les pirates fonctionnaient autour d'un système universellement démocratique, équitable et libertaire.

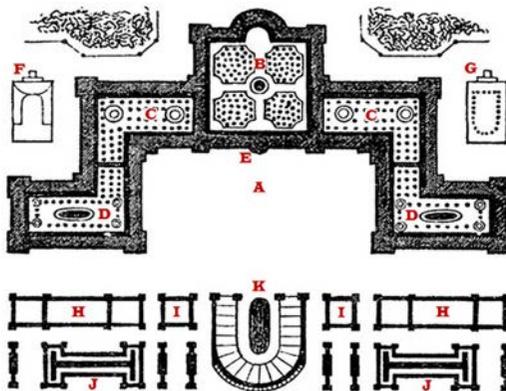


Schéma du Phalanstère de Charles Fourier

NB: le Phalanstère est un concept élaboré par Charles Fourier au XIXe siècle. C'est un regroupement organique des éléments considérés nécessaires à la vie harmonieuse d'une communauté

Des hommes de toutes ethnies, de toutes cultures servaient ensemble la même cause, et les parts des butins étaient reversées équitablement. Les Capitaines et quartier-maitre étaient élus, destituables et ne possédaient pas de réel traitement de faveur. Nous sommes au début du XVIIIe siècle, l'esclavage est commun et le capitalisme est en plein essor. La France, L'Anglo-Amérique, L'Espagne, La Hollande et le Portugal possèdent la technologie maritime qui leur a permis de contrôler le commerce mondial. Dans un même temps la piraterie fait office de contre-pouvoir. 2500 mutins, pirates et flibustiers sillonnent les mers des quatre coins du globe, réellement hors-la-loi, ne respectant que le code d'honneur de la piraterie, ils passent de non lieu en non lieu se servant de l'océan pour conserver cette distance vitale entre eux et l'autorité. Les pirates avaient des pied-à-terre un peu partout dans le monde mais en particulier dans les Caraïbes, en Méditerranée et près de Madagascar. Certains de ces lieux sont reconnus entre mythe et réalité comme la république de Salé ou Libertia. Au sein de ces espaces comme en mer, les pirates ne s'attaquaient jamais entre eux, et collaboraient même de façon spontanée. A l'instar des abeilles, dès qu'un navire atteignait le seuil du groupe critique, le quartier maitre devenait le capitaine d'un autre navire et un nouvel équipage était formé.

Les pirates avaient compris que leur utopie était réalisable puisqu'ils possédaient le consentement collectif grâce à une tactique bien élaborée qui leur assurait une pérennité au travers de leur invisibilité et de leur mouvement perpétuelle ; les rendant ainsi insaisissables. Ce ne sont que des hommes qui ont préféré un chemin controversé qui les mènerait à la liberté plutôt que la voie injuste et aliénante qui leur était initialement proposée.

«Maudit sois-tu, tu n'es qu'un lâche, comme le sont tous ceux qui acceptent d'être gouvernés par les lois que des hommes riches ont rédigées afin d'assurer leur propre sécurité. Ils nous font passer pour des bandits, ces scélérats, alors qu'il n'y a qu'une différence entre eux et nous, ils volent les pauvres sous couvert de la loi tandis que nous pillons les riches sous la protection de notre seul courage.»

Charles Bellamy - *The Pirates' Who's Who* - Philip Gosse - 1924

Utopies Pirates contemporaines

En somme, une utopie pirate est une utopie sociale réalisable non paternaliste. C'est un projet collectif réalisé par tous et pour tous qui s'appuie sur notre capacité à rêver et à unir nos rêves. Dans un même temps ce projet repose sur notre sens critique, sur notre capacité à s'unir dans la résistance et à réinterroger le monde afin d'éviter la réalisation de nos plus grandes peurs. Pour ce faire ce projet doit être fondé sur des valeurs sûres et communes telles que la solidarité, l'autogestion, la liberté, le partage, l'altruisme ou encore le courage. Toute la pérennité repose sur le fait de savoir repérer les failles dans les mécanismes du système source d'insatisfaction, de s'y insérer pour en pousser les murs afin d'y créer des zones de liberté aussi éphémères soient-elles au sein desquelles l'on peut jouir de l'être ensemble. Réaliser son utopie en désamorçant le risque dystopique tel est l'enjeu de la piraterie.

Mais quelles formes prennent ces utopies désormais? A l'époque, les pirates détournaient les navires, véritables bijoux technologiques, pour réaliser leur utopie. Aujourd'hui la technologie a changé mais le procédé reste le même. Que ce soit les outils de communication et de création tels que les ordinateurs, les machines d'impression, les outils de construction, la sonorisation, les générateurs d'énergie, l'espace urbain, la publicité et bien plus encore ; il est toujours question de les détourner. En se les appropriant le pirate se voit offrir un champ d'action presque infini qui lui permet de réaliser n'importe quel projet d'envergure. On assiste à un certain nombre de manifestations de ces utopies pirates qui en général ressemblent trait pour trait aux Zones Autonomes Temporaires dont Hakim Bey donne une définition. C'est à dire à des espaces invisibles et insaisissables de liberté.

« Babylone prend ses abstractions pour des réalités; la TAZ peut précisément exister dans cette marge d'erreur. Initier une TAZ peut impliquer des stratégies de violence et de défense, mais sa plus grande force réside dans son invisibilité - l'État ne peut pas la reconnaître parce que l'Histoire n'en a pas de définition. »

Hakim Bey - *Zone Autonome Temporaire* - Éditions de l'Éclat -
1997

Les TAZ se basent sur un certain nombre de principes. L'autogestion y est fondamentale puisque la viabilité de la zone en dépend. La liberté et l'équité font partie des composantes inhérentes au concept. Se saisir d'un espace pour y créer une zone de liberté, c'est défier la carte et jouer des failles du système étatique.

Les Rave et les Free Party sont des zones autonomes temporaires à part entière, des espaces invisibles qui servent de laboratoire artistique et politique. Au sein de ces dernières, il n'y a pas de règles outre celles de bienséance qui se définissent d'elles-mêmes. Une Rave est une forme artistique de l'être ensemble. A l'opposition des représentations du Spectacle, sa configuration ne met pas en avant les DJs qui sont le plus souvent cachés. Le son devient une entité qui nous relie les uns aux autres. Danseurs, DJs, décorateurs, plasticiens, jongleurs et techniciens se perdent dans une communion où la hiérarchie s'efface dans une horizontalité tribale. Il n'y a plus de spectateurs, il n'y a que des acteurs du mouvement. La conception de l'art dans une Rave bouscule les habituels schémas, les habituels statuts de l'oeuvre d'art puisqu'ici rien n'est fixe, on ne parle plus de Sublime, d'Éternel ou d'Unique, mais bien d'un art en mouvement perpétuel sans cesse joué et rejoué. Sans forme finale, sans inertie. L'oeuvre d'art ce n'est pas la décoration, le travail des lumières, la scénographie ou le set de techno qui est en train d'être joué ; l'oeuvre d'art c'est la Rave elle-même, c'est son tout confondu. C'est le mélange de ces singularités, de ces médiums et de ces relations sociales. Ici les raveurs se rassemblent uniquement dans le but de partager une expérience

artistique collective, sous aucune bannière ou slogan politique afin de se perdre dans l'instant présent. Le temps et l'espace y sont comme suspendus. Contrairement à tout autre soirée, la musique ne s'y arrête jamais. Elle est sans cesse mélangée et re-mélangée, hybridant des styles de musique les uns avec les autres dans une esthétique post-moderne chaotique mais certaine. Au travers d'une danse frénétique, libérés des règles les raveurs se reconnectent au corps. Dans la danse la question du genre s'efface, tout le monde danse avec tout le monde. L'important n'est pas d'affirmer sa singularité au travers de sa danse, l'important c'est d'être là, ensemble. La devise du mouvement est « rien n'arrête un peuple qui danse », on pourrait remplacer le verbe danser par une multitude d'autres tels que partager, créer, vivre, aimer ou encore se soulever. Ici la technologie et les machines qui sont d'habitude si souvent la clé de notre aliénation sont ici détournés afin de s'épanouir dans un retour aux forces tribales et de s'émanciper des normes institutionnelles devenues si ordinaires. Par leur aspect libertaire, égalitaire et par le biais de leur invisibilité et de leur mouvement, les rave party sont à proprement parler des utopies pirates contemporaines.

« Ici, l'être ensemble n'existe que dans l'actualité des corps dansants et ne repose sur aucune communauté de fait ou d'appartenance, si ce n'est la fête, à l'instant partagé. »

« Tout se passe en fait aujourd'hui comme si, dans l'épuisement même de toutes les idéologies et utopies du « progrès », et dans la multiplication concomitante de petits événements collectifs et éphémères, se réactivait une sagesse communautaire de l'instant partagé, découvrant ainsi cette nécessité d'être ensemble autour de « rien » (ou en tout cas rien de politique, d'idéologique ou de religieux) »

Michel Gaillot - *Sens Multiple - La techno, un laboratoire artistique et politique du présent* - Editions Dis Voir - 1998

Les ZAD, ou Zones A Défendre sont des TAZ particulières. Effectivement leur raison d'être est avant tout politique et même si elles sont tout autant des laboratoires d'expérimentations des arts et des sociétés, leur naissance résulte d'un soulèvement collectif d'opposition à un projet souvent politique et économique sur un espace précis. Contrairement à la TAZ classique qui n'a pas de position géographique définie et qui se doit de disparaître si nommée, représentée ou médiatisée, la ZAD, elle, se nourrit de cette médiatisation. Une ZAD tend vers une forme de permanence et est pensée en tant que telle. Il se trouve que ces ZAD abritent autant d'expérimentation qu'une TAZ, sur des projets plus sédentaires mais tout aussi utopiques. En gravitant autour de valeurs anarchistes, libertaires et égalitaires et en utilisant des techniques de détournement et de guérilla dans le but de créer un système sociétal plus juste, les ZAD sont elles aussi des formes contemporaines des utopies pirates.

Le hacking social est une forme récente de piraterie qui consiste à pirater les schémas classiques proposés par une société. Il s'agit de déjouer les tactiques d'individualisation ou de rapport de force des entreprises. De court-circuiter les fondements même des inégalités sociales ou de s'émanciper des propositions d'organisations qui font prévaloir le capital sur l'être humain. Pour ce faire, le hacking social est basé sur la diffusion massive de techniques pour contrecarrer individuellement les conséquences d'un système libéral. L'idée est la suivante: redonner à chacun le pouvoir de détourner les règles sociales qui lui sont imposées.

Nous avons cité ici quelques formes de piraterie moderne, mais la liste n'est pas exhaustive et il en existe une multitude et d'autres sont encore à inventer. Le Camp Climat par exemple se situe à la frontière entre une rave, une ZAD et une TAZ. Le concept est simple, investir un terrain afin de s'opposer pour des raisons éthiques, écologiques et politiques à un projet. Comme la ZAD, le lieu importe beaucoup et son occupation a pour but de geler l'avancement du projet ainsi que de se servir de la médiatisation pour toucher le plus grand nombre. Comme une TAZ il est un microcosme de ce rêve anarchiste, d'une culture

libre et donc un laboratoire artistique et politique. Comme en rave au sein des Camps Climats tout se mélange, la hiérarchie s'efface pour laisser place à la spontanéité et à l'être ensemble.

L'utopie pirate créative

Mis à part les raves, les utopies pirates se forment autour de questions principalement politiques. Et même si toutes ces formes de pirateries contemporaines y accordent de l'importance, la question de l'expérience de la création n'est pas toujours au centre de la philosophie du mouvement. Pourtant il s'avère que l'expérience de création et la création d'expériences sont le ciment de l'utopie pirate. Par création on entend ici toutes formes possibles d'art, d'artisanat et de techniques. C'est en construisant des projets communs avec des individualités différentes que naît un laboratoire d'expériences et que le savoir peut circuler. La transmission du savoir est une des clés de la pérennité d'une utopie pirate puisqu'elle permet d'assurer une horizontalité des influences entre les individus. Le savoir est partagé et, à l'instar de la communauté scientifique, testé et remis en cause par chacun des membres. Ce processus permet d'établir une notion de savoir commun. Celui-ci sert de base pour l'ensemble de la communauté. Les individus se nourrissent du savoir partagé, riche et varié afin de s'épanouir dans le faire, dans des expériences inédites dans lesquelles l'âme humaine puise sa substance. Au sein d'un état Spectaculaire, l'expérience de création et la création d'expériences sont déjà des actes politiques en soi. Ils nous permettent de nous enrichir, de nous retrouver, de partager, de remettre en cause et surtout d'atteindre l'indépendance. Et c'est cette indépendance, cette liberté qui rendra le Spectacle obsolète.

L'art du Soulèvement

Dans ce chapitre il est question d'allier Soulèvement et Piraterie avec les formes artistiques de la création contemporaine. Nous définirons ici le Soulèvement. En quoi diffère-t-il de la révolution ? Comment peut-il être générateur de formes artistiques ou en être une lui-même. Nous parlerons ici d'art et de Soulèvement, de Soulèvement de l'art et de l'art du Soulèvement.

NB: Le sens de Soulèvement bien que proche du sens de Révolution n'en est pas pour autant un synonyme. « La Révolution n'a jamais abouti à la réalisation de ce rêve. La vision naît au moment du Soulèvement, mais dès que la Révolution triomphe et que l'Etat revient, le rêve et l'idéal sont déjà trahis. Je n'ai pas abandonné l'espoir ou même l'attente d'un changement - mais je me méfie du mot Révolution. »

Hakim Bey - TAZ - Editions de l'éclat - 1997

Outre le fait de se dresser face à un oppresseur, le Soulèvement c'est aussi et avant tout une énergie. L'énergie des sentiments, des émotions. L'énergie du peuple et des idées. L'énergie de la passion. Le Soulèvement est une force qui nous anime tous. Une force sociale, artistique, physique, psychique, corporelle et politique. C'est le sentiment de liberté, celui qui transforme le soumis en révolté, la tristesse en joie et l'inertie en mouvement. Du Soulèvement découlent des gestes et des actions: Les gens se rassemblent et vibrent ensemble, les poings se serrent et se dressent vers le haut, les yeux s'emplissent d'espoirs, les jambes tremblent de peur et d'impatience, les corps se libèrent et les coeurs s'emballent, les langues se délient et les âmes qui se rassemblent se préparent à écrire leur propre histoire. Si on se soulève alors on pense, on écrit, on crée, on agit. C'est ce processus qui nous intéresse ici.

L'oppression est condition du Soulèvement. Attention à bien définir l'opresseur et à bien se saisir de ses outils. La lutte doit être un jeu du chat et de la souris dans laquelle cette dernière peut stratégiquement obtenir sa liberté. Pour ce faire il nous faut éviter cette violence de l'Etat qui n'a désormais plus de sens. Il s'agit de détourner les produits Spectaculaires afin de remettre en cause les fondations même du Spectacle. Le Soulèvement est l'essence de l'insurrection.

« Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. »

Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, 1793, article 35.

Les aliénants concepts du Spectacle

Le séparé. La société Spectaculaire a une fâcheuse tendance à séparer et spécialiser les différents champs de la culture humaine. Chaque domaine étant isolé mais inter dépendant des autres composants de la société, il se retrouve alors séparé. L'art ne parle que pour l'art, la culture pour la culture, le social pour le social, la science pour la science et l'économie pour l'économie. Ce même processus s'applique aussi à l'humain par le biais d'une individualisation croissante et d'une distinction des savoirs.

NB: A l'inverse, la vision unitaire consiste à tout rassembler, à tout relier. Cette vision fut grandement défendue par l'IS et particulièrement par G. Debord. L'IS défendait les impératifs des avant-gardes artistiques du XXe siècle: unir l'art et la vie, renverser l'approche contemplative en approche active, inciter la participation du regardeur et créer des liens entre les différentes pratiques. Pour réaliser ces mesures, la création de situations construites est une tactique parfaite.

La propriété. Pour reprendre Proudhon, le concept de droit à la propriété, inscrit dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, est la source de l'inégalité. Il faut bien différencier le droit de possession et le droit de propriété. Être propriétaire c'est posséder plus que ce que l'on peut utiliser, et donc capitaliser des biens pour assurer leur rentabilité, et par extension assujettir ses semblables. Être possesseur, c'est posséder des biens utiles à nos activités. Construire et habiter sa maison répond à la logique de possession. Construire des maisons et les louer à ceux qui n'ont pas les moyens de s'en construire une répond à la logique de propriété. Il s'agit donc d'essayer d'offrir à chacun la possibilité d'être le possesseur des biens et des connaissances qui lui sont nécessaires plutôt que de profiter de l'exclusivité pour s'enrichir.

L'argent. La question de l'argent est complexe et pourtant évidente. Il ne s'agit pas de tenter dès lors de le supprimer mais bien de le replacer à un niveau acceptable dans les multiples motivations qu'offre la vie. L'argent a cette faculté d'ôter pour chaque action accomplie toute récompense d'ordre social, culturel, humain et personnel. Pour arriver à ses fins, il faut de l'argent alors le but devient d'en trouver et pour en trouver l'humain est capable de s'investir dans des labeurs tristes et monotones qui ne lui apportent aucun plaisir d'accomplissement personnel. La question demeure: si le but de la vie est d'être heureux, il faut savoir trouver le bonheur dans toutes les actions de la vie et non sacrifier sa vie pour quelques instants de bonheur. L'argent est vu comme un intermédiaire d'accès à une situation heureuse, alors que le bonheur réside dans la situation elle-même. Il est temps de trouver des alternatives à cet intermédiaire puisque le bonheur se trouve dans la réalité de la vie, dans l'apprentissage et la transmission, dans l'élévation du corps et de l'esprit, dans le partage et l'émotion. Nous passons nos vies à chercher un bonheur que nous avons juste à saisir.

L'accumulation de capital. Le fait d'accumuler des biens est une déviance capitaliste qui finit par confondre désir et besoin. Pour qu'un individu accumule, un autre doit vivre à crédit. L'accumulation et par extension le capital mettent à mal le concept du nécessaire. Encore une fois cela se relie avec le concept de propriété. Il y a donc dans nos sociétés production de plus d'exemplaires d'objets qu'il n'y a d'individus. Chacun veut avoir sa voiture, sa table et ses chaises, et pas n'importe lesquelles, celles qui lui permettent d'affirmer son identité via le fétichisme de la marchandise. Or depuis longtemps déjà l'humain construit des objets dont la durée de vie peut excéder la durée de vie d'un être humain. N'y en aurait-il pas assez? C'est notre comportement face à l'accumulation et la destruction qui est insensé même s'il est admis. C'est pourquoi il est nécessaire pour nous ici d'activer une logique de récupération, et de détournement des déchets du Spectacle. On accumule, on jette, on consomme, on accumule, on jette, on consomme. Au lieu de ça on pourrait récupérer, détourner, réparer, recycler. Tous ces actes qui permettent apprentissage et autogestion.

« Son accumulation mécanique de marchandises libère un artificiel illimité devant lequel le désir vivant reste désarmé. La puissance cumulative de l'artificiel indépendant entraîne partout la falsification de la vie sociale »

Guy Debord - *La société du Spectacle* - Editions Gallimard - 1967

La productivité économique. La valeur des choses est désormais assimilée à leur capacité à rapporter de l'argent. Le néo-libéralisme poussé à l'extrême a donné la liberté au marché mais nous l'a supprimée en tant qu'individus. Quelle place occupes-tu dans la grande machine productive qu'est la société contemporaine ? Aux yeux du peuple depuis longtemps enchaîné, amorcer une démarche alternative et pirate devient dénuée de sens puisque non rentable dans la machinerie capitaliste. L'art lui-même y est désormais asservi. La question n'est plus de donner forme à ce qui est intéressant mais bien de donner forme à ce qui se vend. Au nom de la croissance, aurions-nous sacrifié notre intégrité ?

La culture de masse. L'uniformisation capitaliste de la culture représente le principal assaut qui est mené à l'encontre de cette dernière. Une culture populaire est nécessaire c'est à dire une culture à l'initiative du peuple. Complexe, mouvante et variée en adéquation avec la réalité dans laquelle elle évolue. Au lieu de ça le système nous propose une culture de masse. C'est à dire une culture médiatisée par une élite pour le « bien » des masses. Une culture du séparé. Nous approfondirons le sujet plus tard.

La hiérarchie. Nous, humains, sommes les seuls êtres vivants à vivre en suivant des systèmes sociaux et politiques que nous avons nous-mêmes créés. L'observation du fonctionnement de la nature nous montre indéniablement que le système hiérarchique y existe à l'échelle de certaines espèces, comme le modèle libertaire existe à l'échelle de l'écosystème. Il suffit d'observer les systèmes pérennes pour comprendre que si nous, humains, avons le choix de nos modes d'organisation, pourquoi ne pas choisir la symbiose plutôt que la hiérarchie. Il en va de la survie de notre espèce, mais aussi et surtout de celle des autres.

Naturellement l'humain s'organise en horizontalité, en rhizome. Ce n'est que lorsque les individus ne communiquent plus entre eux que l'individualité prend le pas sur le collectif, que le système hiérarchique se met en place invoquant de soi-disant règles naturelles pour se justifier.

« Un rhizome comme tige souterraine se distingue absolument des racines et radicules. Les bulbes, les tubercules sont des rhizomes. Des plantes à racine ou radicule peuvent être rhizomorphes à de tout autres égards: c'est une question de savoir si la botanique, dans sa spécificité, n'est pas tout entière rhizomorphique. Des animaux même le sont, sous leur forme de meute, les rats sont des rhizomes. Les terriers le sont, sous toutes leurs fonctions d'habitat, de provision, de déplacement, d'esquive et de rupture. Le rhizome en lui-même a des formes très diverses, depuis son extension superficielle ramifiée en tous sens jusqu'à ses concrétions en bulbes et tubercules. Quand les rats se glissent les uns sous les autres. Il y a le meilleur et le pire dans le rhizome: la pomme de terre et le chiendent, la mauvaise herbe. Animal et plante, le chiendent, c'est le crab-grass. Nous sentons bien que nous ne convainçons personne si nous n'énumérons pas certains caractères approximatifs du rhizome. »

Le « principe de connexion et d'hétérogénéité » : « [...] n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté à un autre, et doit l'être ».

Le « principe de multiplicité » : la multiplicité est « [...] l'organisation propre du multiple en tant que tel, qui n'a nullement besoin de l'unité pour former un système »⁷,

Le « principe de rupture assignifiante » : « un rhizome peut être rompu, brisé en un endroit quelconque ».

Gilles Deleuze et Felix Guattari - *Mille Plateaux* - Editions de Minuit - 1980

Le travail. La conception actuelle est largement influencée par l'éthique protestante du travail qui le place au centre de la vie sociale, politique, et économique. Le travail doit être un outil d'émancipation et non d'aliénation. Pour ce faire la simple expression au singulier est révélatrice de la spécialisation du travailleur et de la séparation entre ce dernier et le produit. Pourrions nous parler de travaux ? Dans une conception mouvante, interchangeable et enrichissante. Le but du travail n'est pas la rentabilité économique mais bien l'accomplissement personnel et collectif par le biais de la reconnaissance sociale et d'un apprentissage permanent. Le travail doit être source de bonheur, de rencontre et de partage.

« Selon la loi Linus, toutes nos motivations se subdivisent en trois catégories de base. Plus important encore, le progrès qui s'applique à elles se définit comme des « phases ». Il marque le passage de l'une à l'autre. Les catégories sont dans l'ordre: la « survie », la « vie sociale » et le « plaisir ».

Pekka Himmanen - *L'Éthique hacker et l'esprit de l'air de l'information* - Editions Exils - 2001

NB: Linus Benedict Torvalds, né en 1969 en Finlande, est un informaticien américano-finlandais.

Il est connu pour avoir créé en 1991 le noyau Linux. Il en est considéré comme un des pères de l'open source.

Le fichage. A l'ère de la datacratie, l'ensemble des données et des métadonnées que nous renseignons forment la big data. Cette dernière est la plus grosse ressource financière de notre société. La totalité de nos activités laisse des traces. Toutes ces données sont utilisables. L'entièreté de notre monde fonctionne sur l'interprétation de la big data, alors il paraît légitime de continuer d'emmagasiner ces informations. Sous couvert de sécurité, les individus sont répertoriés. Fichés. Il y a ici une atteinte au droit de liberté fondamentale. Vouloir être invisible est assimilé à une volonté de nuire. Celui qui échappe au contrôle ou qui veut y échapper est surveillé. Et ce depuis le début de la société de l'information. On assiste alors à de l'ingénierie sociale.

« La culture de l'inégalité ne concerne pas que le domaine économique. Elle touche aussi à la configuration du champ perceptif. En effet, le fondement des théories de la surveillance, tel que résumé par le principe panoptique de Jeremy Bentham, est la dissociation du couple « voir » et « être vu ».

La politique comme ingénierie sociale consiste alors à bâtir et entretenir un système inégalitaire où les uns voient sans être vus, et où les autres sont vus sans voir.

Le but de la manœuvre est de prendre le contrôle du système de perception d'autrui sans être soi-même perçu, puis d'y produire des effets en réécrivant les relations de cause à effet de sorte qu'autrui se trompe quand il essaie de les remonter pour comprendre sa situation présente. »

Comité invisible - *Ingénierie sociale et mondialisation* - 2004

NB: Comité invisible est un groupe français d'auteurs anonymes qui se revendiquent comme une instance d'énonciation stratégique pour le mouvement révolutionnaire. Ils ont notamment publié *L'insurrection qui vient* (2007), *A nos amis* (2014) et *Maintenant* (2017) aux éditions La Fabrique.

Contre-attaque: quelques concepts propres au Soulèvement

L'invisibilité. Pour reprendre le discours d'Hakim Bey au sujet de la TAZ : « Sa plus grande force réside dans son invisibilité - l'État ne peut pas la reconnaître parce que l'Histoire n'en a pas de définition. ». C'est effectivement une condition inhérente au Soulèvement créatif. Il ne s'agit pas d'être dans une invisibilité totale mais bien de disparaître de la surface médiatique, de contourner la carte et bien sûr d'agir discrètement. L'invisibilité implique parfois l'éphémère. Le but final est de s'octroyer une visibilité mais il est nécessaire de sortir de l'ombre au bon moment, et d'y retourner avant qu'il ne soit trop tard.

L'anonymat. Notre société souffre d'un excès de personification des idées. Lorsqu'on juge les idées en fonction de la personne qui les porte au lieu de juger la personne en fonction de ses idées, l'individu prime sur le collectif. L'identité de l'individu est l'un des piliers du système spectaculaire qui nous a transformés en une foule essemblée. Agir en son nom est, pour l'Etat, un devoir. Or l'anonymat représente un droit autant qu'une tactique de détournement. Ce devrait être un élément constitutif de nos sociétés. L'anonyme est libre. Libre de s'exprimer et d'agir sans en subir les conséquences. Libre d'être quelqu'un d'autre, libre de changer d'avis, de se tromper et donc d'apprendre et d'avancer. L'anonymat permet de détacher l'idée de son penseur afin qu'elle puisse être saisie par les autres. L'anonyme ne peut pas être propriétaire, ne peut pas posséder de capital. Ses actions ne peuvent lui rapporter autre chose que de la reconnaissance. A l'instar des hackers et sauf exception, l'anonyme agit dans un but altruiste, sinon il l'aurait fait en son nom. De plus l'anonymat permet de se multiplier: on peut être soi-même et deux autres personnages dans un même temps ce qui offre un potentiel de Soulèvement extrêmement important.

L'autogestion. Pour l'atteindre il faut que chacun ait emmagasiné assez de connaissances pour pouvoir être autonome. Viser l'autogestion c'est viser la liberté. C'est une des premières conditions de la Piraterie et du Soulèvement. Pour commencer à remettre en cause le système en place, il faut pouvoir s'en éman-

ciper. Comment peut-il alors exercer une pression sur l'individu si celui-ci sait se débrouiller sans lui? L'autogestion est bénéfique sur tous les plans: l'apprentissage et la transmission du savoir, le respect de l'environnement, la résolution des problèmes de la communauté et la reprise en main par les citoyens de leur condition d'existence. Gérer un projet dans sa globalité oblige à faire des expériences et à croiser les savoirs. Cette pratique permet de générer un environnement propice à la création, au partage et à la liberté.

Le rêve et la dérive. La force d'un Soulèvement réside dans le maintien de sa joie de vivre. L'espoir en est le principal facteur et celui qui rêve est souvent celui qui espère. Rêver c'est remettre en cause sa réalité pour en imaginer une nouvelle. Pour continuer de rêver il faut savoir dériver. On parle ici de la dérive au sens situationniste du terme, c'est à dire une déambulation urbaine non soumise à l'impératif du gain de temps. Errer, se déplacer en se laissant guider par les impressions, les ressentis. C'est un « mode de comportement expérimental lié aux conditions de la société urbaine : technique du passage hâtif à travers des ambiances variées.» (def Internationale Situationniste) Comme l'est le rêve, la dérive est un mécanisme de création.

Le jeu du détournement. « A notre époque le fonctionnalisme qui est une expression nécessaire de l'avancée technique, cherche à éliminer entièrement le jeu (...) Il faut soutenir les formes expérimentales d'un jeu révolutionnaire » (Collectif - *Internationale Situationniste 1958-1969*- Librairie Arthème Fayard - 1997). Déstabiliser la société spectaculaire tout en s'en amusant semble être une tactique parfaite. Détourner devient un véritable jeu, un mécanisme mental qui peut devenir un automatisme. Chaque oeuvre, produit, outil, savoir ou matériau préfabriqué peut être détourné de sa fonction initiale. Le détournement est condition de la Piraterie et implique de redonner un autre statut au délaissé. La récupération et le recyclage sont par exemple des modes de détournement. Ils prennent d'autant plus de sens en tant qu'opposition à la société de consommation.

Le canular. Cette pratique est un jeu du faux-semblant. Il s'agit d'un détournement sous la forme d'une farce, d'une imposture qui permet par un jeu de mystification de révéler l'absurdité du système abusé. Le canular possède un potentiel énorme. Il permet d'utiliser les outils de diffusion du Spectacle afin d'atteindre une visibilité à la hauteur de ses acteurs. Ce n'est qu'à cet instant que le mensonge est avoué. Et lorsque la vérité éclate elle porte en elle un message. Cette tactique permet de propulser un sujet au coeur des débats. On peut alors exposer l'absurdité du Spectacle au grand jour avec un trait d'humour et un soutien populaire.

« Dans un monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux »

Guy Debord - *La société du Spectacle* - éd. Gallimard - 1967

L'humour et la poésie. Si la joie de vivre est une condition de réussite du Soulèvement, l'humour est son arme première. Et parce qu'il possède en lui cette capacité à traverser les couches sociales, l'humour nous relie les uns aux autres. C'est une technique de communication à longue portée. « Vaut mieux en rire que s'en foutre ». Toutefois, l'humour est une bonne tactique lorsqu'il est utilisé de manière juste et poétique. Les actions de Soulèvement se doivent de l'être aussi. C'est uniquement de cette manière que les messages portés deviennent puissants. Une telle action peut valoir des milliers de discours, et parce qu'elle a cette portée poétique elle s'apparente elle-même à une oeuvre d'art.

La guérilla jardinière. Le mouvement est né dans les années 1970 à New York. Le terme fut utilisé la première fois en 1973 lorsque Liz Christy et son groupe Green Guérilla investissent un immeuble abandonné de Manhattan pour le transformer en jardin collectif. Aujourd'hui le mouvement s'est propagé sur tous les continents. Ce sont des citoyens qui choisissent d'opter pour un activisme vert, inondant la ville de végétaux de manière désorganisée et dispersée. C'est une sorte de situationnisme écologique, prônant le droit à la terre et la permaculture. Cette tactique possède elle aussi beaucoup de potentiel lorsqu'elle est réfléchie (on ne plante pas n'importe quoi n'importe où: le but étant de créer des écosystèmes et pas de les détruire). Elle permet d'agir tout en égayant le quotidien. La nature est une force qui nous dépasse avec laquelle nous devons nous reconnecter. Se reconnecter aux phénomènes naturels, à l'organisation du vivant c'est aussi se reconnecter dans l'être ensemble.

La tribu. C'est un groupe social, une peuplade relative à une nation dont elle fait partie. Les membres d'une tribu veillent les uns sur les autres et agissent pour le bien-être de la communauté. Ils peuvent être issus de mêmes familles ou peuvent se réunir pour leurs similitudes ou pour leurs intérêts. Être tribal ce n'est pas ignorer l'autorité de la nation, c'est savoir faire prévaloir l'intérêt de la tribu sur cette dernière. C'est se reconnecter aux prises de décision à court terme, au lien social qui nous unit, à l'altérité. Les règles qui régissent le fonctionnement d'une tribu ne sont pas actées, elles sont mouvantes et se définissent dans l'intérêt de tous. La notion de tribu porte en elle l'idée que l'ensemble des tribus forment la nation, et non que la nation est mère des tribus. C'est une forme sociétale archaïque qui a fait ses preuves. Elle est inhérente à l'Homme. En absence de règles définies, dans des espaces où l'autorité de l'Etat s'efface, elle redevient la forme d'organisation intuitive. Dans des utopies pirates telles que les Raves, les TAZ ou les ZAD, l'atmosphère tribale est omniprésente. Au sein de nos sociétés technologiques, les membres de la tribu continuent de lui appartenir bien qu'ils n'y soient plus présents physiquement. Cette connexion permet d'appartenir à plusieurs tribus dans un même temps. Ce phénomène de solidarité et d'entraide insaisissable, puisque mouvant,

représente une tactique d'accomplissement du Soulèvement et de l'être ensemble.

Le mouvement perpétuel. Autant qu'être invisible, il faut être insaisissable. Furtif, mouvant, discret. Le vivant ne supporte pas l'inertie, il devrait en être de même pour nous. La vie est cycle et mouvement. Il ne s'agit pas ici de faire l'apologie du nomadisme, malgré son importance fondamentale. Il s'agit de faire l'apologie du mouvement. Il est possible d'être sédentaire et en mouvement. Le mouvement du corps d'une part et le mouvement de l'esprit d'autre part. Il faut sans cesse ré-analyser la situation et les opportunités qui sont offertes. Ne jamais cesser d'apprendre et de transmettre. D'agir et de se bousculer. Sortir de sa zone de confort, « faire expérience ».

Le réseau. Tout fonctionne ainsi. Tout est interconnecté. La nature. Nos villes. Nos neurones. Les possibilités technologiques nous permettent désormais une interconnexion mondiale. Le web est à l'image du monde. Le réseau n'est pas en soi une tactique mais un outil à utiliser pour créer la circulation du savoir, de l'entraide ou des actions dispersées.

L'action directe. Il s'agit de résoudre un problème directement par la suppression des intermédiaires. Par exemple: le problème est celui que les SDF n'ont pas d'endroit où s'abriter en période hivernale. Plutôt que de demander à l'Etat, à la commune ou aux collectivités territoriales d'en construire (et particulièrement quand l'échec de ces demandes est constaté) ; On construit nous-même des abris afin de résoudre ce problème. Cette technique est applicable dans de nombreux cas et est d'une efficacité redoutable.

La désobéissance civile. Bien que proche de l'action directe, la nuance est importante. Il s'agit de désobéir volontairement à une loi jugée immorale. Une action directe peut impliquer une désobéissance mais le but recherché est la résolution du problème. Dans la désobéissance civile le but de l'action est de ne pas respecter une loi pour en mettre en exergue l'illégitimité.

«Si l'injustice est indissociable du frottement nécessaire à la machine gouvernementale, l'affaire est entendue. [...] Si, de par sa nature, cette machine veut faire de nous l'instrument de l'injustice envers notre prochain, alors je vous le dis, enfrez la loi. Que votre vie soit un contre-frottement pour stopper la machine.»

Henry David Thoreau - *La désobéissance civile* - Editions Mille et une nuits - 1996

La rumeur. Le boycott, le buycott ou le bad-buzz en sont des exemples. La puissance d'une rumeur est une force de frappe non négligeable. Quelque chose peut exister dans les esprits sans avoir véritablement existé. Le faux-semblant est une tactique de choix pour véhiculer des idées. Tant que la documentation d'un événement tient la route, peu importe si il s'est réalisé, l'idée est tout de même véhiculée.

L'architecture et l'urbanisme. Ces deux disciplines ont la force d'influer directement sur le comportement des individus. La conception d'une ville ou d'un bâtiment joue sur les émotions. On ne se comporte pas de la même façon selon les espaces. L'expérience de vie de l'individu doit primer sur le fonctionnalisme architectural. On pense bien sûr aux théories situationnistes sur l'urbanisme unitaire ou aux architectes radicaux du XXe siècle qui prônaient une hybridation de la ville et de la campagne. Transformer la société passe par une transformation de la ville.

« Urbanisme unitaire: théorie de l'emploi d'ensemble des arts et techniques concourant à la construction intégrale d'un milieu en liaison dynamique avec des expériences de comportement. »

Définition extraite du premier numéro de la revue de l'Internationale Situationniste - Juin 1958

« Dans les parages de 1968, les jeunes architectes du courant de l'«architecture radicale» s'attaquent à l'ordre établi, à l'académisme des institutions et aux grandes théories de la ville- campagne et de l'aménagement du territoire, héritées de la pensée du 19e et du début du 20e siècle : elles-mêmes réponses radicales en leur temps, elles sont repensées en fonction des nouvelles technologies, du refus du réalisme technocratique capitaliste ou socialiste, et s'imprègnent de l'air du temps, des idéologies de l'éco-contestation hippie, et/ou – selon les tendances - de celles de la révolte portée par la Nouvelle Gauche. »

Issu de l'article « Architecture Radicale | ECOLOGIE » des laboratoires insurrectionnels en décembre 2012

La situation construite. « La beauté nouvelle sera de situation, c'est à dire provisoire et vécue. Une beauté nouvelle à venir, imposée par une collectivité rêvée, refusant le monde tel qu'il est et dont l'oeuvre serait lavée de toute empreinte de nom propre. » (paru dans la revue de l'IS)

La création. En somme, toute forme créative représente une tribune, un espace d'expression. Permettre la création c'est permettre l'épanouissement, la réalisation des expériences mais c'est aussi donner un mégaphone. Transmettre messages et idées. Créer c'est comme hurler en silence. Depuis toujours artistes, écrivains et créateurs en tout genre bousculent les sociétés dans lesquelles ils s'insèrent. La création est un levier, une manière de véhiculer idées et concept. A l'époque où elle existe en tant que Séparé, la pratiquer devient en soi un acte politique.

Les formes plastiques du Soulèvement

Le Soulèvement et les tactiques qu'il implique sont générateurs de formes plastiques. Celles-ci sont innovantes. Que ce soit en architecture, en urbanisme, en musique, en peinture ou en sculpture le Soulèvement est un prétexte à l'élaboration de nouvelles formes. Une fois de plus le Soulèvement se présente comme un laboratoire d'expérimentation.

Les formes plastiques sont récurrentes au sein du Soulèvement: les interventions urbaines, la littérature, l'affichage, la performance, le rassemblement, l'artisanat mais aussi la peinture, le dessin, la photographie, le street art, etc.. Le Soulèvement est une ode à la libération. Et lorsqu'on libère la créativité, les formes deviennent spontanées et émotionnelles. Tout devient prétexte à création car la viabilité d'un Soulèvement en dépend. Créer des alternatives. Les matériaux sont pauvres, recyclés, récupérés, brut. Ils sont assemblés avec ingéniosité, souvent dans une esthétique chaotique mais certaine. L'accumulation et le mélange sont souvent les maîtres-mots. Ces formes sont hybridées, recomposées. Parfois simples et épurées, parfois complexes et enchevêtrées. Ce sont souvent des formes justes. La vision des créateurs au sein d'un Soulèvement les contraint à (ou les libère par) l'utilisation de certains matériaux, de certaines techniques souvent dans une dynamique collective.

Les formes architecturales des Zones à Défendre sont exceptionnellement abouties et bouleversantes de par leur complexité. Ce sont les matériaux qui définissent les formes, car le zadiste s'en accoutume, il ne cherche pas à faire plier ses matériaux à son projet mais bien à utiliser la totalité du potentiel de ce dernier. On est dans la logique du bricolage et non de l'ingénierie. Les formes découlent d'une mise en difficulté du créateur. C'est parce qu'il se met dans une situation d'inexpérience, d'imprévisible que la spontanéité en découle. Il pense alors son projet en fonction de questions sociales, collectives, écologiques, économiques, éthiques ou politiques. C'est en ce sens que les façons d'habiter le présent au sein des zones ressemblent aux façons d'habiter le futur en dehors.



La cabane flottante, photo argentique, Notre-Dame-Des-Landes,
novembre 2016



Route des chicanes, photo argentique, Notre-Dame-Des-Landes,
novembre 2016

Du constructivisme russe à mai 68, les affiches ont joué un rôle prédominant dans la propagation des idées. L'affiche donne le pouvoir de publicité (dans le sens rendre public) à n'importe qui. Utilisée en tant que propagande ou à des fins révolutionnaires, l'affiche est devenue un médium à part entière. Bien qu'absorbée par le Spectacle, cette technique est désormais accessible. Elle porte en elle le pouvoir de réappropriation de l'espace urbain. Les murs deviennent le support d'une multitude d'expressions singulières. La grande visibilité qu'offre ce médium en fait un outil de choix pour interpeler l'opinion publique.

Dans une logique d'accessibilité, le Soulèvement s'acharne souvent à arracher l'art aux institutions, à le sortir des musées et des centres d'art. C'est en ce sens que l'intervention urbaine devient un acte intéressant. Puissant puisque contextualisé. C'est une forme urbaine socialement engagée de l'art action. Les interventionnistes s'intègrent dans le présent en agissant en lien étroit avec les moeurs, le peuple, la politique et la société. Contrairement à la performance, l'intervention porte en elle cette notion de modification de l'environnement dans lequel elle se produit. Elle s'y intègre dans une logique de mouvement volontaire, d'action et de déplacement. L'implication du corps de l'artiste est fondamentale et inhérente à l'intervention urbaine. C'est par ces gestes, ces actions que l'artiste peut revendiquer sa liberté. Sa liberté d'expression, sa liberté artistique mais aussi sa liberté fondamentale en tant qu'individu c'est à dire sa liberté de penser, de dire ou de se réunir. Agir dans la rue c'est se réapproprier le territoire: cet espace urbain qui est le nôtre. L'immédiateté de l'art d'intervention en fait un outil de prise de parole pour interpeler l'ordre établi.

En somme, le Soulèvement est un moteur, une motivation à repenser ou refaire le monde dans sa forme. Des expressions plastiques découlent de cette énergie. Les exemples, dans l'Histoire, d'obtention d'images, de formes ou d'idées par transgression des normes sont multiples et infinis.

« Cela explique aussi pourquoi aujourd'hui les pratiques artistiques deviennent de plus en plus fluides et éphémères et par là, tendent à déborder les cadres traditionnels de l'art et de sa présentation. Ce qui n'est pas sans générer d'incontournables difficultés pour toutes les institutions (galeries, musées, centres d'art) qui ne savent plus comment s'adapter à cette fluidité, la présenter et la gérer, et qui s'affolent alors de voir l'art leur échapper comme de l'eau dans les doigts. »

Michel Gaillot - *Sens Multiple - La techno, un laboratoire artistique et politique du présent* - Editions Dis Voir - 1998

Le Soulèvement de l'art

« Du coup on se rend compte que le désir d'élever l'art aujourd'hui au seul rang de « Beaux- Arts » ne renvoie à rien d'autre qu'à la volonté réactive de le déconnecter de la vie, de l'existence en dehors des cadres que lui tracent les pouvoirs socio-économiques et politiques. C'est alors au nom même de son autonomie qu'on le réduit à une esthétique pure et désincarnée, qui n'est d'autre pour nous que son an-esthésie, sa farce ou sa simulation marchande spectaculaire. »

Michel Gaillot - *Sens Multiple - La techno, un laboratoire artistique et politique du présent* - Editions Dis Voir - 1998

Avec l'avènement du néo-pop et de l'art marchandise, une scission s'opère dans le monde de l'art. Il y a ceux qui suivent la tendance institutionnelle et ceux qui se soulèvent, s'y opposent, la détournent. La culture populaire a laissé sa place à la culture de masse. Il faut bien saisir ce concept afin de comprendre notre intérêt à le transgresser. Au cours des siècles derniers, les médias de masse se sont affirmés et multipliés. Aujourd'hui, à l'heure de l'hégémonie culturelle du capitalisme, la culture de masse occupe une place prépondérante de la sphère culturelle. Une problématique se pose alors: quelle est la place de l'art au sein d'une telle société ? Nous essaierons ici d'y répondre autour de plusieurs questionnements: Quel processus la culture de masse a-t-elle développé ? Quels rapports entretient-elle avec l'art actuellement ? Et quelle position devons nous alors adopter ?

L'art fut considéré comme la plus grande expression du génie humain. Comme quelque chose qui ne pouvait répondre ou être commandé par une institution. Il y subsistait alors une forme d'élitisme qui même s'il présente une forme de dangerosité, protégeait l'art de la culture de masse, lui permettant de ne répondre qu'à lui même dans un mouvement perpétuel. L'avant-garde bourgeoise représentait encore une forme de critique de la bourgeoisie, un ultime garde-fou.

Tout commence au moment où la technique rend possible la diffusion des arts. La culture diffusée est alors massivement communiquée. Il n'est plus question d'aller chercher la culture mais bien de la recevoir. Une sorte d'uniformité des connaissances culturelles est alors mise en place. C'est le média qui choisit et oriente ce qu'il diffuse. Il entrave la forme de liberté que possédait jusqu'alors la culture en réduisant le peuple (une somme d'individualités juxtaposées) à l'état de masse (une somme d'individualités uniformes dénuées de singularité et de sens critique). Les médias de masse, en permettant d'uniformiser, possèdent en eux le dangereux pouvoir de la propagande. Que ce soit dans la presse d'actualité qui oriente le sens critique, dans le cinéma qui permet la propagation d'idéologies, ou encore comme la radio qui permet de diffuser la fausse nouveauté des produits musicaux. Chacun de ces médias possède en lui le pouvoir d'appuyer une culture universelle. Les médias ont aminci la frontière entre la culture populaire et la culture de masse jusqu'à les confondre.

Le processus est de créer des hommes de masse. Il y a d'un côté un abaissement de la culture, une vulgarisation de cette dernière pour la rendre accessible. Mais l'art doit-il être uniformément compréhensible? Est-ce réellement de l'élitisme que d'y répondre par la négative? Et d'autre part il y a un isolement de l'individu. Nous ne sommes pas reliés les uns aux autres, nous sommes seulement reliés au même capital. La propagation d'une culture de masse permet de créer un sentiment d'appartenance, mais ce n'est qu'un mirage. Au fond nous ne sommes que des foules esseulées persuadées d'être reliées sous la même culture populaire mais ne possédant finalement que la même culture de masse. Les médias de masse ne laissent donc aucune place au libre-arbitre, au doute, ou à la remise en question. La culture devient un objet de consommation comme tous les autres, produit en série pour notre bon divertissement. Mais si la culture et l'art répondent à des impératifs financiers et mercantiles, répondent-ils encore à leur fonction initiale qui est celle d'élever les esprits ? L'art qui se voulait sérieux maintenait son autonomie au prix de

l'exclusion d'une partie de la population, aujourd'hui il veut toucher les masses sans jamais les bousculer.

Quels rapports l'art et la culture de masse entretiennent-ils aujourd'hui? Bien qu'il y ait toujours une légère distinction, elle tend à s'effacer. Le néo-pop dans l'art contemporain en est la preuve. Il se base sur les signes de la culture de masse et en véhicule l'idéologie. Contrairement au pop-art qui possédait encore une discrète forme de provocation, le néo-pop lui ne vise qu'à divertir. Il s'appuie sur le Kitsch. Je citerai Kundera pour le définir « Le kitsch n'est que le voile de pudeur que l'on jette sur la merde de ce monde ». C'est à dire que l'inverse de l'homme kitsch c'est l'homme qui doute et que le kitsch ne vise qu'à présenter une vision édulcorée du monde. L'aspect politique disparaît au profit de la jouissance purement esthétique. En prônant que l'art doit s'écarter du questionnement philosophique et politique pour n'être qu'un divertissement, on l'arrache à sa propre nature qui est entre autre celle de questionner. On tombe alors dans l'apologie du capitalisme et de la production. L'art sensé être une activité pure est devenu marchandise. On ne produit que pour produire et toute démarche contraire est marginalisée.

« Le kitsch, par essence, est la négation absolue de la merde ; au sens littéral comme au sens figuré : le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable »

Milan Kundera - L'insoutenable légèreté de l'être - Gallimard - 1984

L'idée du fétiche dans la musique est plus que jamais d'actualité aujourd'hui. La musique médiatisée est devenue une marchandise culturelle qui répond à des cycles simulant la nouveauté. Le concept de la musique de l'été est révélateur. Chaque année on nous ressort la même soupe diffusée en masse, où rien ne diffère si ce n'est la date. On ne se souvient plus d'un morceau pour ses qualités musicales mais pour le souvenir du moment où on l'a écouté. L'uniformité est telle, que ne pas la connaître devient une forme de marginalité. On l'écoute pour savoir la reconnaître, et reconnaître c'est déjà posséder. Le jugement de goût a disparu, c'est le média qui choisit ce qu'on devra reconnaître et aimer. Comment alors différencier un mélomane d'un auditeur?

Le cinéma de masse repose encore et toujours sur les deux piliers du star-system et du studio de cinéma. On s'en sert pour appuyer l'idéologie en place ou rendre d'autres fictives et mythiques mais il peut aussi être détourné en vecteur de communication à grande échelle. Prenons pour exemple « Citizenfour » de Laura Poitras et Edward Snowden. Ce dernier est un ex-employé de la CIA et de la NSA qui a risqué sa vie pour apporter des preuves de la surveillance de masse par les gouvernements et particulièrement les Etats-Unis. Leur film est un témoignage. On observe l'histoire du point de vue de Edward Snowden. Il se sert du cinéma pour propager massivement ses révélations. Pour contrecarrer le phénomène, Hollywood a sorti un autre film, un Blockbuster romancé qui placerait une distance entre le spectateur et la réalité. Ce n'est plus un fait réel, ce n'est plus que l'histoire d'un film.

Internet, le média le plus en vogue aujourd'hui, n'échappe pas à ces règles. Bien qu'il soit différent dans le sens où il permet à l'utilisateur de composer son propre programme, cette spécificité le rend bien plus fourbe. L'illusion de la liberté. La nouvelle génération n'a aucun mal à remettre en cause les orientations idéologiques qui découlent des médias à sens unique soutenus par les autres générations comme la presse, la télévision ou la radio. En revanche, bien que les générations antérieures remettent en cause toutes informations issues d'internet, la nouvelle génération est persuadée de composer son programme dans la tota-

lité du champ des possibles. En réalité il n'en est rien. Comme l'explique Benjamin Bayart dans une de ses conférences, l'hébergeur et l'opérateur possèdent tout pouvoir y compris le droit de censure sur leur propre réseau. Nous avons donc recréé un système féodal en laissant l'Etat déléguer son pouvoir législatif, juridique et exécutif à des entreprises qui règnent comme bon leur semblent sur leurs terres virtuelles.

Il va de soi que les décisions prises sur la diffusion de l'art,

NB: Benjamin Bayart est un ingénieur informatique, conférencier et militant pour la neutralité du net, le logiciel libre et la liberté d'expression. Il est président de la Fédération FDN, président du Fond de Défense de la Neutralité du Net. Co-fondateur et membre du comité d'orientation stratégique de La Quadrature du Net.

la culture et des informations se soumettent à des valeurs marchandes. Nous pouvons effectivement composer nos propres programmes mais dans un panel de propositions bien orientées. Comment remettre en cause une information que je suis persuadé d'être allé chercher? C'est en ce sens qu'internet répond aux codes du média de masse et qu'il est nécessaire de se Soulever pour la neutralité du net.

Se pose alors la question: Quelles positions devons nous

NB: La neutralité du Net est un principe d'égalité et d'horizontalité des flux de données. Elle exclut toute discrimination à l'égard de la source, de la destination ou du contenu de l'information transmise sur le réseau.

adopter? Voici une proposition. La première étape est de faire en sorte que l'art (re)dépasse les valeurs marchandes. Il s'agit ici de déjouer l'économie de l'industrie culturelle. Le boycott est une arme puissante lorsqu'elle est bien utilisée. Mais pour qu'elle fonctionne elle nécessite une alternative à ce qui est boycotté ainsi que le consentement collectif (cf Yona Friedman - Utopies Réalisables) ; c'est pourquoi la première nécessité est de révéler les bienfaits d'un art séparé de la marchandise. Pour ce faire il y a plusieurs étapes.

Premièrement il faut séparer l'art de l'institution ou faire plier l'institution au service de l'art. Il faut multiplier les initiatives artistiques autodidactes au sein des espaces publics. Que ce soit sous la forme de flashmob, d'exposition pirate, de street art, de performance, de théâtre ou tout autre activité collective ou individuelle. Il est important de se réapproprier l'espace public pour qu'il devienne le théâtre de ces manifestations populaires. Bien sûr, le détournement (cf La Société du Spectacle - Guy Debord) est une arme de choix: détourner les techniques de diffusion ou transformer une place en zone d'expression éphémère a bien plus de poids et de sens que d'aller voir une représentation régie par un centre dramatique. Il s'agit de casser cette idée qu'il existe des personnes créatives et d'autres non. Chacun peut s'épanouir dans toute forme de création, de partage et de convivialité (à son échelle bien sûr). Cela implique d'utiliser des techniques de guérilla: agir et fuir. Pour échapper à toute forme de répression il faut que ces événements soient insaisissables car spontanés et éphémères (TAZ - Hakim Bey). Tout le challenge est de convaincre l'opinion publique en profitant des bienfaits du procédé. Et pour ça il faut que chacun aie la possibilité d'en faire l'expérience, de retrouver son jugement de goût et de valeur au travers d'un art qui n'est pas séparé de la vie.

« Cela m'induit à penser qu'il n'y a plus d'arts séparés, que toute cette conception très bourgeoisiste de l'art muséographié, de l'art à part de la vie, on voit bien que cela ne fonctionne plus. Alors faut-il continuer à parler de l'art? Certains disent non, moi je pense que oui. Faut-il dire art populaire ? J'aurai tendance à le dire même si ce mot « art populaire » renvoie à quelque chose de spécifique. Mais disons art qui se capillarise, qui se répand, qui se dilue, dans l'ensemble du corps social, et qui est aussi bien sûr une forme d'art. »

Michel Gaillot - *Sens Multiple - La techno, un laboratoire artistique et politique du présent* - Edition Dis Voir - 1998

Deuxièmement (et peut-être simultanément), il est nécessaire de lutter contre la distinction des savoirs et la spécialisation du travailleur. C'est à dire qu'il faut veiller à ce que chacun possède les connaissances nécessaires à ses besoins: l'interdépendance doit être horizontale voire rhizomique. Il ne s'agit plus de faire inter-dépendre les classes sociales mais bien de connecter les individus entre eux. Pour ce faire le savoir ne doit plus être détenu, il doit être partagé. Il s'agit d'appliquer l'éthique hacker et son principe de l'open source. (voir Chap être ensemble - partager ensemble)

Il ne s'agit pas de contraindre l'art et la culture à traiter de questions politiques (ce qui reviendrait au militantisme, phénomène ayant sa part de dangerosité dans le fait que le militant adopte la posture de celui qui sait en opposition à la masse ignorante) bien que ce ne soit pas exclu ; le simple fait de faire de l'art, des activités culturelles, des jardins partagés ou le simple fait de se retrouver sous forme d'action directe est devenu en soi un acte politique. Il est question ici de recréer une culture populaire, à l'initiative du peuple, qui découle et répond au besoin des individus. De reconnecter l'art, de le mettre en relation avec la vie.

En privilégiant l'aspect local, la mobilité, la convivialité et la transmission de savoirs, il semble que cette proposition répond à la grande majorité des problèmes actuels, qu'ils soient d'ordre économique, social, artistique, culturel, écologique ou politique sans pour autant passer par le spasme de la violence.

Malgré l'hégémonie de la culture de masse et le lien étroit qu'elle entretient avec l'art dans notre société, toute culture dominante implique l'existence d'une contre-culture dans laquelle résident d'ores et déjà des solutions sur lesquelles nous n'avons qu'à nous concentrer. Beaucoup d'artistes ont déjà lutté. Beaucoup d'artistes luttent encore, et d'autres lutteront bientôt.

L'art du Soulèvement

Puisqu'il est possible de se soulever avec esthétisme et justesse: Le Soulèvement peut-il devenir lui-même une forme plastique ? L'art est philosophie et savoir-faire. Une élévation du corps et de l'esprit. Un partage. Une émotion. Une énergie. Une transgression. Et si l'art c'est donner forme, alors au fond, qu'est-ce qui différencie l'art du Soulèvement ?

Il s'agit ici de penser le Soulèvement comme on pense une oeuvre d'art. Il faut y participer avec justesse et précision. Il faut l'expérimenter, jouer avec les gestes et la matière. Ne jamais fermer de portes aux possibilités. Il faut l'enrichir de réflexions, de lectures, de discussions. Il s'agit de mettre à mal son projet pour en toucher les limites, pour le maîtriser. Ne faire qu'un. Il s'agit de le donner à voir, de le partager. D'en comprendre les critiques, de l'améliorer. Savoir le cacher pour plus tard mieux le révéler. Il faut que ce projet vienne des tripes, du coeur et de la tête car toute sa force réside dans sa pertinence. Il se doit de dialoguer avec l'environnement dans lequel il s'insère, d'être ouvert sur le monde. D'exister. De bousculer. Car un grand acte vaut mieux qu'un long discours.

Notre époque se veut multiple et complexe. Le mélange en est le maître mot. Si le Soulèvement est oeuvre d'art alors il se doit lui aussi d'être à son image, mélangeant tous savoirs et toutes disciplines afin de générer de nouvelles formes émancipées des valeurs marchandes. La piraterie comme oeuvre d'art.

De l'être ensemble

« Pour espérer un jour « être ensemble », peut-être faudrait-il commencer... par ne pas trop « être ». Cela vous surprend ? Comment, pourtant, m'ouvrirais-je à l'aventure de l'être ensemble si je restais accroché à ce que je suis, à mon petit « noyau » d'identité, de croyances et de valeurs ? Si je suis à ce point sûr de ce que je suis, quel besoin de l'être avec les autres ? Croire en l'être ensemble, c'est croire que l'être ensemble aura ce pouvoir de me faire advenir, que sans cet « être ensemble » je ne peux devenir moi-même. Aristote ne disait pas autre chose en définissant l'homme comme « animal politique » : c'est en délibérant avec les autres d'une chose commune, sur une place commune, que je vais développer ce qui n'est qu'à moi, mes facultés individuelles »

Julie de Chanterac - *Philosophie magazine* - avril 2012

Être ensemble c'est faire partie d'un tout, d'un équilibre, d'un cycle. Il est important de garder à l'esprit notre insignifiance au sein de l'univers. Chacun de nous n'est qu'une des milliards de personnes au sein de l'humanité. L'humain une des milliards d'espèces de notre planète. La Terre une des milliards de planètes de notre galaxie. La Voie Lactée une des milliards de galaxies de notre univers. Nous n'existons qu'en un point infime de l'espace temps. Au sein de notre réalité, le monde est parfait. Mais à une échelle plus grande ou plus petite, tout s'emboîte, communique, s'entraide, s'attire et se repousse dans une orchestration parfaite. L'entièreté des phénomènes observables semble s'accorder avec perfection. Mais alors si les seules choses qui semblent imparfaites sont à l'échelle de l'espèce humaine, peut-être que notre perception est erronée. Sommes nous capables de concevoir que la perfection du monde implique de le ressentir à une autre échelle que celle de l'individu? Il s'agit de prendre du recul, de reprendre conscience de notre place au sein de l'humanité, au sein de l'entièreté des êtres vivants de notre planète. Sur cet astre situé dans un infiniment grand univers en mouvement. Composé d'infinies petites vibrations.

La nature observe, s'adapte, détruit, renaît, coexiste, dialogue et évolue. Ses éléments sont connectés les uns aux autres. Se comportent comme un tout. La matière et les ondes interagissent, des astres jusqu'aux particules. Prenons nous comme exemple. Notre corps est composé d'organes, composés de cellules, composées de molécules, d'atomes, de particules composées elles-mêmes de vibrations. Prenons désormais notre environnement immédiat, l'air qui nous entoure. Il est lui aussi composé de molécules, d'atomes, de particules et finalement de vibrations en tout point communes à celles qui nous composent. Donc si au niveau le plus subtil qui soit, rien ne nous différencie de notre environnement: Ce qui nous en différencie réellement n'est que le fruit de notre ego. C'est à dire le fait que l'on se considère différent. Pourtant nous ne sommes qu'une continuité de matière et de vibration. Un ensemble.

Plus l'humain se considère différent de son écosystème et plus il s'écarte de ce dernier. L'humain en tant qu'unité séparée est imparfait, l'environnement dans lequel il évolue ne semble pas toujours juste, en revanche le monde dans son unité semble être justement orchestré. Peut-être nous faudrait-il nous reconnecter aux cycles de la vie, aux mouvements, aux vibrations. Pour ce faire il nous faut observer les phénomènes naturels d'organisations sociales. Certains nous semblent équitables, d'autres horribles. Leur point commun semble être le maintien d'un équilibre cyclique. Et cet équilibre dépend de la justesse de son ensemble et de la richesse de la différence qui le compose. Il devrait en être de-même pour l'humanité.

L'être ensemble c'est considérer l'ensemble au-delà de l'individu. Nous vivons dans un écosystème avec lequel on se doit d'avoir un système d'échange et d'entraide. Comme le font tous les autres êtres vivants de cette planète. On peut le saisir autour d'exemples comme la permaculture. C'est une technique de culture mais c'est avant tout une philosophie de vie. Celle-ci consiste à penser le monde comme un réseau de communication et d'entraide entre tous les êtres vivants de la nature y compris l'être humain.

A l'heure où nous subissons nombre de logiques de séparation, il nous faut réapprendre à être ensemble. Mais qu'est-ce que l'être ensemble? Si ce n'est s'impliquer dans des questions collectives et ce au sein de tous les aspects de l'existence. C'est à dire vivre ensemble, créer ensemble. Partager, apprendre, sourire, crier, rire, marcher et penser ensemble.

Vivre ensemble

L'humain est un animal social et politique de nature. C'est dans le collectif qu'il puise sa richesse, il est alors nécessaire d'organiser la société pour laisser l'individu s'épanouir dans des activités collectives. Vivre ensemble, c'est tendre vers l'harmonie, l'entraide mutuelle et la symbiose (à l'opposé de l'égoïsme, de la concurrence et de la compétition). Chaque singularité enrichit le collectif, le collectif enrichit chacune des singularités. Il ne s'agit en aucun cas de soustraire la pensée singulière à la pensée collective. C'est parce qu'un individu peut générer une pensée différente de celle du groupe que le groupe lui-même s'en retrouve enrichi. Il ne faut surtout pas uniformiser les pensées au nom d'une réussite collective. Pour qu'un collectif soit viable, les membres se doivent d'agir pour le bien de l'autre sans perdre de vue leur bien-être personnel. Il faut continuer de s'épanouir dans sa singularité tout en s'investissant dans des projets partagés. Se perdre dans le collectif c'est renoncer à une part de soi-même. Il faut d'abord être un avant d'être deux. Il est question d'entraide et non d'interdépendance.

Le vivre ensemble s'articule autour d'un socle de valeurs. Ces valeurs peuvent être communes et partagées mais aussi contradictoires et rediscutées. Il ne doit exister aucune autre règle que celles de la bienséance, définies par l'ensemble de la communauté. Ces règles ne sont pas actées. Elles sont mouvantes. Vivre ensemble c'est répondre au besoin de l'ensemble des membres peu importe leur culture, leur origine ou leur classe sociale. Vivre ensemble c'est optimiser et révéler le potentiel de chacun au service de tous. Il s'agit alors de trouver des tactiques pour se nourrir, se loger, s'habiller, se divertir, se cultiver, s'amuser, s'aimer, rire, etc..

Vivre ensemble, c'est tisser un réseau non hiérarchique d'échange de connaissances, de services, et de techniques. Naturellement ce schéma d'horizontalité et d'autogestion s'apparente à la philosophie anarchiste et libertaire. Mais qu'est-ce que l'anarchisme? L'Etat répondrait: le désordre, le chaos et la saleté. Pourtant Proudhon, père du mouvement, exposait que

« L'anarchie est le plus haut degré de liberté et d'ordre auquel l'humanité puisse parvenir ». Effectivement, le libertaire base sa philosophie sur l'autonomie, il s'agit donc de s'ordonner soi-même. Comme le souligne la célèbre maxime « la liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ».

NB: Les origines de cette maxime sont incertaines, bien qu'elle semble être inspirée de la philosophie des Lumières, le débat reste ouvert. Elle apparaît sous différentes formes et dans différentes langues depuis le XVIIIe siècle. Ici, nous nous intéressons à son sens plus qu'à son origine.

D'autres doctrines comme les idéologies libérale, marxiste, fasciste ou socialiste affirment que l'Homme ne peut se réguler sans gouvernement. Confiant ainsi le Pouvoir dans les mains de quelques uns qui se doivent de réguler leurs semblables. Le Pouvoir est la base du problème. Confiez le pouvoir à un individu, aussi bien intentionné qu'il soit, et il s'en servira en premier lieu pour le conserver avant de prendre des mesures qui servent l'organisation ou l'intérêt collectif. Les politiques se servent de leur mandat pour trouver les financements de leur prochaine campagne. Le simple fait d'octroyer le Pouvoir a une élite anéantit toute possibilité viable de vivre ensemble. Nos moeurs soutiennent que le Pouvoir permet de conserver l'ordre. Mais en réalité, savoir s'ordonner c'est se soustraire au Pouvoir, le rendant illégitime. Vivre ensemble c'est donc faire usage de son propre pouvoir sur soi-même afin de se discipliner. Dans l'intérêt collectif. Attention, il ne s'agit pas de prôner de façon universelle l'anarchisme comme remplacement de toute autre forme d'organisation. Il s'agit d'appliquer intuitivement autant que faire ce peut une philosophie libertaire afin de tendre vers un idéal où le pouvoir est placé en chacun de nous.

« C'est la plus vieille spécialisation sociale la spécialisation du pouvoir qui est à la racine du Spectacle. Le Spectacle est ainsi une activité spécialisée qui parle pour l'ensemble des autres. C'est la représentation diplomatique de la société hiérarchique devant elle même ou tout autre parole est bannie »

G. Debord - *La Société du Spectacle* - éd. Gallimard - 1967

Nous sommes donc dans une situation où il faut apprendre à se soustraire au pouvoir étatique afin de réapprendre à vivre ensemble. Pour maintenir son pouvoir et sa « légitimité » l'Etat possède deux solutions: la répression (dictature) et l'éducation (démocratie indirecte). Dans le premier cas l'opprimé se rend compte de l'oppression ce qui débouche à terme sur une révolution. En revanche, dans le second cas le fonctionnement gouvernemental paraît légitime puisqu'il a été enseigné. L'éducation devient alors une question fondamentale. Dans *Les sentiers de l'utopie* (Editions La découverte, 2011) de John Jordan et Isabelle Fremaux, nous est présentée Paideia: une école espagnole dernière héritière des établissements scolaires anarchistes. Ce n'est pas un établissement qui forme des révolutionnaires à la chaîne mais bien un espace où chacun peut s'accomplir dans sa singularité comme dans la collectivité en tant qu'être libre. L'accent est mis sur le vivre ensemble. Les élèves sont mélangés, tout savoir est partagé. Ils apprennent le programme scolaire dans l'ordre qu'ils ont choisi tout en apprenant bien d'autres disciplines telles que la cuisine, la mécanique, la plomberie et l'électricité ou encore comme le théâtre, le dessin, la littérature ou le cinéma. L'autorité du professeur s'efface car celui qui enseigne, c'est celui qui sait. Les problèmes sont résolus de manière collective en assemblée. Il n'y a pas de classement. Il n'y a pas de premier de la classe. Il n'y a pas de cancre. Il n'y a pas de punition. Il n'y a que du savoir qui circule dans une collectivité d'individus différents qui trouvent leur place par leur singularité.

Joseph Proudhon a assisté à l'installation de l'obélisque de Louxor place de la Concorde à Paris. Cent ouvriers ont travaillé pendant une heure pour le mettre en place. Proudhon s'est alors demandé si un ouvrier travaillant pendant cent heures aurait pu venir à bout d'un tel chantier. Pour l'employeur de ces ouvriers, payer un ouvrier cent heures ou cent ouvriers une heure revient au même. Pourtant une seule de ces deux possibilités permet de monter l'obélisque. Proudhon en déduit deux choses: La première c'est que le travail collectif offre une force de travail supérieure au travail individuel. La seconde c'est que c'est l'employeur qui récupère ce surplus de force de travail généré par l'action collective et non les ouvriers. Cela prouve que la force de

l'humain réside dans sa capacité à coopérer, à s'organiser pour assouvir tous besoins qu'ils soient physiologiques (nourriture, logement, habits, hygiène, santé) ou psychologiques (social, culturel, politique). Il faut alors repenser toutes les disciplines sous cet angle de réflexion.

Vivre ensemble: « Assentiment partagé à vivre le destin commun au sein de toutes les différences humaines »

Une ville est la conséquence d'une organisation collective. Et parce que c'est un laboratoire d'expériences sociales, elle représente un théâtre du vivre ensemble. L'architecture et l'urbanisme ne font pas que répondre au besoin de logement et de sécurité. Il se doivent aussi de favoriser la pérennité de l'harmonie collective. La ville est à l'image de notre société, apprendre à être ensemble c'est repenser sa conception. Les membres de l'Internationale Situationniste se sont penchés sur ces questions. Ils ont défini un aspect trop souvent négligé: la psychogéographie. C'est à dire l'impact des espaces sur les émotions des individus qui y évoluent. L'IS critique l'ultra-modernité et la rationalisation oppressive de l'aménagement du territoire. Ils imaginent une suite de situations construites. Avec l'urbanisme unitaire, ils vont encore plus loin. Réunir arts et techniques pour édifier une ville. Il s'agit d'abolir la séparation des populations, en rupture avec l'urbanisme spécialisé. Constant Nieuwenhuys invente en 1963 une ville utopique: New Babylon. Cette dernière prit la forme de sculptures, de textes et de maquettes qui remettent en cause le schéma classique de l'organisation urbaine. Un espace au sein duquel la spatialité est devenue sociale et où l'autogestion est fondamentale. Tout est pensé pour générer mouvements, rencontres et mixité. Dans un système rhizomique chaque individu trouve sa place dans l'horizontalité des interactions humaines. Le besoin d'appartenance, de reconnaissance sociale et d'estime de soi y est assouvi. Contrairement à l'utopie de Constant au sein de laquelle l'humain s'émanciperait de la nature, les architectes radicaux ont remis en question le schéma habituel de la ville en lui conférant une conception écologique. La ville et la campagne s'entremêleraient pour concevoir une ville verte où l'espace urbain est devenu pâturage.

Créer ensemble

« Pour des hackers comme Torvalds, le facteur organisationnel de base dans la vie n'est ni l'argent ni le travail mais la passion et le désir de créer avec d'autres quelque chose de socialement valorisant. »

Pekka Himmanen - *L'Éthique hacker et l'esprit de l'air de l'information* - Editions Exils - 2001

Aujourd'hui notre société place le travail comme clé de voute du système. Il est donc nécessaire de repenser la place et le fonctionnement même du travail. Si désormais vivre c'est travailler, alors il est temps d'apprendre à travailler ensemble pour mieux vivre ensemble. Le travail étant une forme de création, nous préférons ici parler de création collective. A tous niveaux, le travail implique de la création. De la création d'objets, d'espaces, de connaissances, de relations, d'émotions, d'idées ou de services. Cette création est collective. Que ce soit au sein d'une entreprise, d'une coopérative, d'une association ou d'une société la réussite d'un système dépend de la capacité de ses membres à travailler ensemble vers un but commun. Il est nécessaire de révéler le meilleur de chacun.

Pourtant au sein du monde du travail, il est très souvent constaté que des jeux de pouvoir prennent le dessus sur l'intérêt collectif. Les techniques de management largement propagées s'appuient sur la manipulation des inférieurs hiérarchiques. Ce n'est pas parce que le travail de l'un est de gérer le travail des autres que ce dernier se doit d'être en « supériorité ». Dans les techniques de management alternatif, le patron ne s'accorde aucun traitement de faveur puisqu'il revendique sa dépendance vis-à-vis de ses employés autant que ces derniers dépendent de lui. Les mérites sont collectifs, les défaites sont partagées. Le travail du patron n'est pas plus ou moins important que celui du technicien ou de l'ouvrier. Il est juste différent. Le technicien n'a pas le recul ni les connaissances nécessaires pour gérer la globalité des employés. Le patron n'a ni l'expérience ni les connaissances nécessaires pour gérer l'ensemble des aspects techniques des employés. Le technicien a besoin du patron. Le patron a besoin du technicien. Les deux sont remplaçables, mais

le schéma classique donne pouvoir à la supériorité hiérarchique. La compétence du technicien est plus souvent remise en cause que celle de son supérieur. Or il est nécessaire pour avancer et s'améliorer que les différents membres possèdent autant de pouvoir les uns sur les autres puisqu'ils travaillent ensemble. L'intérêt de leur coopération est la sauvegarde de leur projet commun ; ici l'entreprise. Malheureusement aujourd'hui le schéma ne dépend que de la volonté de la tête de pyramide. Si cette dernière est bienveillante, elle préférera un schéma d'entraide à un schéma de compétition. Les exemples d'alternatives au schéma classique du travail sont nombreux et viables (Voir par exemple les publications de L'Observatoire du Management Alternatif de l'HEC de Paris). Peut-être serait-il temps de préférer la collaboration, l'entraide et l'échange au schéma stérile de la hiérarchie et de la compétition.

« Conformément à l'esprit capitaliste, Baxter conseille aux employeurs d'inculquer aux travailleurs cette idée qui consiste à faire du travail un acte de conscience. « Un serviteur vraiment pieux accomplira sa tâche en obéissant à Dieu, comme si Dieu lui-même lui avait enjoint de le faire » dit-il. Baxter résume cette attitude en considérant le travail comme une « vocation », bonne synthèse des trois fondements de l'éthique protestante du travail: le travail doit être considéré comme une fin en soi ; au travail on doit faire sa part du mieux possible et le travail doit être vu comme un devoir que l'on doit accomplir parce qu'il le faut. »

« L'éthique hacker nous rappelle également que notre vie se déroule ici et maintenant au milieu de toutes ces tentatives pour minimiser l'individu et la liberté au nom du « travail ». Le travail est un élément de notre vie à l'intérieur de laquelle il doit y avoir la place pour d'autres passions. Modifier les formes du travail est un sujet lié à la fois au respect des travailleurs mais aussi au respect des êtres humains en tant que tels. Les hackers ne souscrivent pas à l'idée « le temps c'est de l'argent », préférant affirmer « c'est ma vie ». C'est précisément cette vie que nous devons embrasser pleinement et pas une version bêta et creuse. »

Pekka Himmanen - *L'Éthique hacker et l'esprit de l'air de l'information* - Editions Exils - 2001

La complexité de la création collaborative est due à la complexité de la nature humaine. Il faut travailler avec un autre que soi. S'entendre. Accepter. Déléguer. Dialoguer. Partager. C'est à dire que la relation entre les créateurs devient aussi importante que leur création. Créer ensemble c'est avant tout discuter ensemble, multiplier les approches et les points de vue. C'est savoir déplacer, transformer un projet et accepter de lui faire prendre des directions imprévues. Une mise en commun implique une complémentarité et une coopération. Le fait de créer à plusieurs engendre des questionnements d'ordre social et politique. Dès lors, trouver des méthodes de travail collectif non hiérarchisé, c'est déjà expérimenter un système libertaire. Il s'agit de faire communauté. Les interactions humaines et tous les aspects qu'elles impliquent font partie intégrante de la création, la frontière entre le plastique, le social et le politique a disparu. Les questionnements sont confondus. On pourrait se laisser à penser que ces derniers ralentissent la création, mais le travail collectif offre bien plus en échange: Renouveau et démultiplication des moyens et des champs d'action, endurance et alchimie entre les singularités. Cette alchimie, c'est ce qu'expliquent Gilles Deleuze et Felix Guattari dans *Mille Plateaux* (1980, Editions de Minuit). Le $1 + 1 = 3$. Deux éléments ensemble en créent un troisième de par leur association. L'écriture même du livre en est l'exemple. Ce n'est pas le travail d'écriture et de philosophie de Deleuze auquel on ajoute celui de Guattari ; *Mille Plateaux* c'est le résultat de leur travail mis en commun et de l'alchimie qui en découle. Le troisième homme. Il y a un effacement de la personnalité au profit d'une singularité collective.

« tout seul on va plus vite, mais ensemble on va plus loin »
proverbe africain

La création collective c'est aussi l'implication du regardeur. Il passe d'une posture contemplative à une posture active. Une collaboration entre instigateur et destinataire s'opère. Dans « L'autre conception de l'oeuvre » de Franz Erhard Walther paru dans le catalogue d'exposition éponyme de la Villa Arson en 1990, l'auteur nous explique que concevoir l'action comme forme artistique accorde autant d'importance à la situation qu'à la matière. C'est une conception totale de l'oeuvre. Le regardeur, en agissant participe à l'oeuvre en qualité d'acteur. Son corps et son esprit sont entièrement engagés dans toutes les facultés de l'être. L'existence entière est requise. L'action s'insère, intègre et dialogue avec l'environnement.

Dans la continuité de la démarche situationniste, une nouvelle conception de l'art émerge. L'art participatif ou art relationnel qui conçoit la pertinence de l'oeuvre d'art dans sa capacité à générer des interactions sociales. Impossible de parler d'art relationnel sans évoquer l'ouvrage incontournable mais controversé de Nicolas Bourriaud *L'esthétique relationnelle* paru en 1995. Il juge les oeuvres d'art sur leur capacité à créer des relations inter-humaines mais se réfère à un corpus très précis d'artistes dont Pierre Huygue, Rirkrit Tiravanija ou Jason Rhoades. De plus l'auteur ne s'intéresse qu'à l'aspect consensuel des relations excluant ainsi toute une partie de l'art contemporain. Nous parlerons donc ici d'art participatif (ou relationnel). Les relations sociales priment sur l'objet d'art qui si il existe n'est qu'un support ou un témoignage de ces dernières. L'artiste devient organisateur, le public devient participant. Pendant un temps l'art et la vie sont confondus.

L'art participatif n'est pas un mouvement artistique mais bien une conception de l'art. L'art de la fête en est la preuve. Déjà au Bauhaus les rencontres festives étaient considérées comme des moments de création. La fête ne se fait pas seul. C'est une expérience à vivre, une émulation. Sous cette étiquette festive, tout est imaginable, les arts et les techniques se mélangent. Les frontières entre les disciplines s'effacent. L'oeuvre d'art devient de situation c'est à dire éphémère et vécue. Ce n'est pas la finalité qui justifie l'oeuvre, mais bien l'implication de ses acteurs. La fête, comme toutes autres formes d'art partagé, devient un

laboratoire artistique et politique d'une création collective du présent.

« Je dirai que dans tous les domaines, artistique en particulier mais pas uniquement, ce qui était la marque de la modernité c'était le « primum individuationis », alors que, ce qui me paraît important actuellement, c'est le « primum relationis » ; donc quelque chose ne vaut que quand c'est en relation, ou ne peut exister que parce qu'il y a relation, et là il y a qualitativement une différence extraordinaire. (...) Ainsi, je continue à penser, à l'encontre de certains, qu'il y a encore de l'art possible. Mais que ce n'est plus un art « séparé », cela reste de l'art, mais un art « enraciné », un art qui est en liaison. »

Michel Gaillot - Sens multiples - La techno un laboratoire artistique et politique du présent.

De nombreux artistes se sont associés au long de l'histoire de l'art afin de catalyser et d'enrichir leurs créations. L'image de l'artiste en tant que génie individuel essuie des assauts: le collectif en tant que procédé revendicatif fait son apparition. Le collectif est une entité construite et autonome composée de plusieurs personnes. Le concept implique plus qu'une collaboration créative, il apparaît comme critique marginale de l'industrialisation et en tant qu'alternative à la modernité. Autrement dit, créer sous une identité générique afin de se libérer du nom propre. L'originalité découlant du groupe, il a rapidement été saisi par les avant-gardes qui voient dans le collectif une résistance à l'ordre dominant, une recherche de l'inédit ainsi qu'une manière de questionner le rôle de l'artiste et la nature même de la création. Le collectif devient un des vecteurs privilégiés de l'art politique. (Guerrilla Girls, IS, Claire Fontaine, Présence Panchouette, etc..) Aujourd'hui le collectif d'artistes, tout en prolongeant ces questionnements, s'est dé-marginalisé et propagé. Il est devenu une forme à part entière de la création.

Partager ensemble

Être ensemble, ne peut se résumer à des individualités juxtaposées. Il est nécessaire que les membres partagent les uns avec les autres. Mais comment et quoi partager?

Le vivre ensemble implique de partager des repas, des moments de vie, des idées, des biens, des émotions ou encore des connaissances. Ici nous nous intéresserons particulièrement au partage de ces dernières. Au partage du savoir.

Dans *l'Éthique Hacker* de Pekka Himmanen (Exils, 2001), l'auteur nous explique le concept d'open source. Dans le domaine de l'informatique, il s'agit de laisser apparent le code source, c'est à dire la structure d'un programme afin qu'il puisse être récupéré, utilisé, transformé par n'importe quel utilisateur. A l'inverse de l'éthique protestante qui tend à monétiser toute connaissance, l'éthique hacker repose sur le fait de la partager. Plutôt que de capitaliser sur nos connaissances et nos inventions, partageons les. Nous irons plus loin. Le concept d'open source comme celui de hacker et de hackerisme peut s'étendre à toutes les autres activités et champs de la culture humaine. Les hackers sont des volontaires, des passionnés enthousiastes par nature. Ils donnent de leur temps dans le seul but de repérer des failles, résoudre des problèmes, de partager des connaissances et d'aider leurs semblables. Ils sont bien plus motivés par la reconnaissance de leurs pairs que par l'argent. Ils tirent leur satisfaction de la réussite collective et du plaisir de venir en aide. Il est alors possible d'être un hacker sans avoir la moindre connaissance en informatique car le hackerisme est avant tout une philosophie de vie. En art, un hacker dévoile son processus, partage ses connaissances, travaille en commun, repère, s'insère, détourne, et utilise les failles.

Aujourd'hui les avancées technologiques nous permettent d'avoir accès à une plateforme de partage. Un protocole simple qui permet de partager des données entre presque tous les individus. Internet est devenu accessible et compréhensible. Le support existant, la question se pose: quelle données devons-nous partager? Il semblerait que les dérives découlent de

leur nature. Il existe deux grands types de data sur le net: Les informations et les connaissances. Une information sert à se renseigner. Une connaissance sert à comprendre. Il s'agit donc de partager le plus possible de connaissances. Bien qu'elles occupent une place importante, les informations se divisent en deux catégories: les informations d'utilité publique (celles qui concernent par exemple les agissements du gouvernement) qui ont la nécessité d'être partagées pour des raisons éthiques et les informations d'utilité privée qui n'ont pas nécessité à être massivement partagées. Le savoir, lui, se doit par nature d'être transmis, digéré, repensé, reformulé, expérimenté, mis à mal et vérifié. Lorsque l'information d'utilité privée est partagée, elle se noie dans une masse indicible de données. Pour prendre un exemple: Il est nécessaire de partager la connaissance de « comment recycler son papier » mais est-il nécessaire de partager l'information « untel a recyclé son papier » ? Malheureusement aujourd'hui la majorité des données numériques sont de l'ordre de l'information et non de la connaissance. Et toutes ces informations ensemble possèdent une valeur financière considérable que nous plaçons dans les mains d'entreprises, ces géants de la toile qui s'empressent de les revendre au prix fort. Cette somme d'informations que nous donnons (gratuitement) s'appelle la bigdata. Si nous avons la capacité technique de créer et de gérer un tel volume d'informations, nous pouvons créer son équivalent en connaissances. Un accès au savoir commun, le savoir de l'humanité sans cesse remis en cause et réévalué par chacun d'entre nous dans le seul but de réussir collectivement. Le partage est une nécessité car il est condition de l'être ensemble.

Penser ensemble

Prenons pour exemple un phénomène naturel: l'intelligence distribuée (ou intelligence en essaim). En observant des espèces comme les fourmis ou les abeilles, il est possible de s'en inspirer afin d'extraire des formes d'organisation socialement enrichissantes. Effectivement d'apparence la ruche et la fourmilière (ou plutôt l'ensemble des membres qui les composent) semblent posséder une intelligence hiérarchisée où tous les membres obéissent à la reine. Or, en regardant d'un peu plus près, on peut se rendre compte qu'aucun ordre n'est donné par cette dernière et ce de quelque façon que ce soit. Alors comment se fait-il que les abeilles et les fourmis agissent comme ayant la conscience des activités de l'ensemble des autres membres?

En réalité, bien qu'elles possèdent la capacité de communiquer, il n'en est rien. Chacun des membres agit selon son propre seuil de réponse au stimuli. C'est à dire qu'une fourmi ou une abeille qui, avant de sortir chercher de la nourriture, passe devant un mur de la ruche ou de la fourmilière qui s'effondre va naturellement mettre en attente sa quête afin de réparer le mur. Mais ça ne s'arrête pas là. Plus cette dernière répare de murs, plus elle devient experte et plus son seuil de réponse diminue. Elle devient exigeante de par ses connaissances. Comme chacune des fourmis joue le jeu, la collectivité entière a une vitesse de réaction fulgurante et une correction de problème complexe qui donne l'illusion d'une connexion permanente des membres.

Il en est de même pour la flore d'une forêt. Les espèces s'associent, communiquent, se freinent, s'entraident pour assurer la survie de l'écosystème. Essayons de raisonner par analogie. Qu'est-ce que serait qu'une forme d'intelligence collective distribuée pour l'être humain ? Chacun d'entre nous sous forme d'action directe corrigerait les problèmes au fur et à mesure qu'il les détecte au lieu de les déléguer. On pourrait répondre aux besoins de l'individu tout en prenant en compte tous les besoins de la collectivité. Le pouvoir et la responsabilité seraient partagées. Le travail fluctuant. On ferait ce qu'il faut faire pour autrui tout en approfondissant ce qui nous épanouit en tant qu'individu. Il

y a l'idée de passion, de création, de savoir faire mais aussi de partage. Chacun trouverait une place selon ses envies, ses besoins, ses connaissances et ses compétences sans être bridé ou orchestré par un ordre étatique.

De plus, si l'on ajoute à ça les capacités de partage et de connexion que nous offre la technologie: Nous pouvons théoriser le monde comme un cerveau. Il s'agirait de tisser un réseau de connaissances direct et mondial dans une horizontalité parfaite. Dans cette théorie l'individu devient un neurone, la société un système de communication, le monde un cerveau. D'une cellule à l'autre, d'un neurone à l'autre, d'un champignon, d'un végétal ou d'un animal à l'autre la vie se résume à des données qui circulent. Le but de cette circulation est d'assurer la pérennité de l'ensemble de l'écosystème. La réussite collective coexiste avec la réussite des éléments qui composent le système. Dans cette théorie, il faut être connecté en temps réel aux savoirs et aux connaissances de l'ensemble de la communauté. Il s'agit de transformer la société de l'information en société du savoir. Aussi irréalisable que cela puisse paraître, le chemin est court puisque nous avons déjà trouvé les moyens de nous connecter en temps réel. Il ne nous reste plus qu'à les détourner.

